
U d'/of OTTAWA
39003002379583

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

PARIS AU XVIII[e] SIÈCLE

LES PROMENADES
A LA MODE



PARIS
Librairie des Bibliophiles
M DCCC LXXXVIII

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

LES

PROMENADES

A LA MODE

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*



LES JOIES DE LA NUIT

PARIS AU XVIII[e] SIÈCLE

LES

PROMENADES

A LA MODE

PUBLIÉES PAR

MAURICE TOURNEUX

Eau-forte par Ad. Lalauze



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue de Lille, 7

M DCCC LXXXVIII



AVERTISSEMENT

Le bibliophile Jacob distinguait trois sortes de chefs-d'œuvre inconnus : ceux qui sont enfouis dans les éditions complètes, trop rarement consultées, de certains écrivains fameux ; ceux qui naissent inopinément de l'heureuse inspiration d'un auteur, le plus souvent tout à fait obscur ; ceux enfin qui ont eu leur heure de célébrité, mais qui, submergés par la marée montante des livres imprimés, disparaîtraient à jamais sans le zèle de patients et ingénieux plongeurs. Si gros que soit le mot de « chef-d'œuvre », et malgré le danger de le prodiguer à la légère, il est, je crois, une série d'écrits, en général très courts, auxquels il est permis peut-être de l'appliquer lorsqu'ils se recommandent à nous par la peinture d'une mode ou

d'un travers tellement fidèle que les plus adroits pasticheurs ne parviendraient jamais à l'imiter.

A ce titre, LES PROMENADES *ont leur place marquée dans une collection où elles avoisineront* LA PETITE MAISON *de Bastide et* LES BAGATELLES MORALES *de l'abbé Coyer. Elles ne leur sont pas seulement contemporaines par la date, elles en ont aussi la libre allure, la grâce et le parfum, et elles sont encore plus « inconnues » : bonnes raisons, on le voit, pour convier le lecteur à les parcourir.*

Je dois toutefois me hâter de le prévenir charitablement qu'il serait inutile de les chercher, au moins sous ce titre, LES PROMENADES A LA MODE, *dans l'excellente bibliographie des* TABLEAUX DE MŒURS *que M. Paul Lacombe a récemment publiée, car, si elles y figurent (moins deux) à leurs dates respectives, elles sont aujourd'hui seulement groupées sous une dénomination collective. Dues à des plumes très différentes, publiées à des intervalles plus ou moins rapprochés, elles ont cependant assez d'affinités entre elles pour qu'on nous pardonne cette innocente supercherie.*

C'est ignorer de propos délibéré une bonne partie de l'histoire de Paris que de ne pas faire

une large part aux frivolités de ses engouements, aux variations de ses goûts et aux caprices de sa langue courante. En ramenant à Paris, le 30 décembre 1715, le petit roi Louis XV, le Régent avait rendu à la grande ville le rang dont l'avait privée durant soixante ans la volonté toute-puissante de Louis XIV, ou peut-être aussi sa rancune des humiliations que la Fronde avait infligées à son adolescence ; et, bien que Louis XV et Louis XVI aient refait à leur tour de Versailles une capitale, Paris n'en donna pas moins désormais le ton à la France, et, on peut le dire sans exagération, à l'Europe entière. Ce n'est pas ici le lieu d'esquisser, même rapidement, ce tableau qui a tenté bien d'autres peintres, et il suffira, pour nous en tenir à la lettre précise du titre que nous avons choisi, de dire quelques mots des promenades favorites des Parisiens vers le milieu du XVIIIe siècle.

Il y avait longtemps déjà que le jardin du Luxembourg avait perdu l'attrait qu'il avait dû aux embellissements et à la présence de Marie de Médicis. Seuls, quelques nouvellistes attardés s'obstinaient encore à pérorer sous les ombrages de ce fameux « arbre de Cracovie » qui devait refleurir

sur la terrasse des Feuillants, puis au Palais-Royal, où les spéculations de Philippe-Égalité portèrent sur lui une hache sacrilège. « La mode, cet été, écrivait Barbier en juillet 1721, *est d'aller promener la nuit aux Tuileries. Toutes les petites-maîtresses y vont, et cela devient un rendez-vous général. Le* 4 *de ce mois, M. le Régent y étoit la nuit avec sa nouvelle maîtresse, Mme d'Averne. On dit que lui et toute sa compagnie y firent mille extravagances. » Les allées n'étaient pas moins fréquentées le jour; un dessin quelque peu caricatural, signé Boitard et daté de* 1741, *conservé dans l'album d'un voyageur à la bibliothèque de Stockholm, nous montre « The* beau monde *in the* Tuileries ». *Les dames en paniers y donnent le poing à des gentilshommes coiffés de cette longue perruque bouclée que, trente ans plus tard, Voltaire était à peu près le seul à porter. C'était sans doute l'attrait de la bonne et aussi de la mauvaise compagnie qui y attirait la foule, plus que le confortable, car les sièges consistaient en quelques bancs de bois épars dans les contre-allées. Ce fut seulement en* 1760 *que Bontemps, gouverneur du château, eut l'idée d'affermer au profit de sa maîtresse, la demoiselle Allard (de l'Opéra),*

la location de quelques milliers de chaises qui rapportèrent bientôt treize à quatorze mille livres par an. « Les bancs furent abandonnés, il parut même ignoble de s'en servir », dit une note contemporaine sur une épreuve de la jolie eau-forte de Gabriel de Saint-Aubin : SPECTACLE DES TUILERIES, *appartenant au cabinet des Estampes. « Le grand concours de monde occasionnant beaucoup de poussière, les loueurs de chaises firent faire un tonneau roulant assez ingénieux pour arroser la promenade », et cette innovation fournit le sujet d'une seconde planche au charmant petit maître.*

Malgré ces embellissements, les Tuileries avaient insensiblement perdu de leur vogue, aussi bien que le Cours-la-Reine et le bois de Boulogne. « Comme M. le prévôt des marchands a fait assez bien accommoder les boulevards, dit Barbier (juin 1753), que les contre-allées sont sablées, avec des bancs de pierre, et que l'allée du milieu est arrosée tous les jours pour préserver de la poussière les maisons voisines, ces boulevards font, cet été, la promenade de Paris qui est à la mode. Il y a, principalement les fêtes et dimanches, un concours étonnant de carrosses qui font cours en plusieurs files depuis la porte Saint-Antoine [démolie en 1760] jusqu'à

celle du Pont-aux-Choux. Il y a aussi dans cet espace plusieurs cabarets et des loges de marionnettes. Cela fait spectacle et presque foire. » En 1756, toujours selon le même chroniqueur, le Dauphin, la Dauphine et Mesdames de France s'y montrèrent en dix ou douze carrosses avec leur suite, et parcoururent toute la promenade, aller et retour, jusqu'à la « Maison d'Eau », située rue Froidmanteau ; après quoi ils firent le tour de la place des Victoires, qu'ils ne connaissaient pas encore, selon le duc de Luynes. Ces apparitions royales étaient alors un événement : Marie-Antoinette n'obtint-elle pas comme une faveur du vieux roi Louis XV l'autorisation de revenir à Paris pour la première fois en 1773, c'est-à-dire trois ans après son mariage, et cette fête devenue si tragique par l'imprévoyance du prévôt des marchands ? Barbier, qui est ici en désaccord avec son propre récit, confirmé par celui du duc de Luynes, nous dit encore que, le 6 juillet 1761, Mesdames Adélaïde et Victoire, « *qui n'étoient jamais venues à Paris* » (l'aînée de Mesdames avait dix-neuf ans et la cadette, Victoire, en avait dix-huit), parcoururent dans les carrosses du roi la promenade des boulevards, « *dont elles avoient bien entendu*

parler », où elles eurent un spectacle magnifique, et où, par les soins de la police et du guet, régnait un ordre parfait, malgré l'affluence.

Il ne fallait rien moins que des circonstances aussi solennelles pour obtenir que les piétons, ou, comme l'on disait alors, les fantassins, ne fussent pas trop maltraités par les cavaliers et surtout par ces voitures légères dont la forme et le nombre se multipliaient chaque jour, et, chaque jour aussi, provoquaient quelque accident. Ce fut jusqu'à la Révolution une guerre ouverte et permanente entre les passants et les petits-maîtres; lorsqu'on parcourt les cahiers des doléances du tiers-état, à la veille des États-Généraux, on est surpris de la fréquence et parfois de la véhémence des plaintes que soulevait cet abus; l'Assemblée nationale une fois constituée, elles recommencent de plus belle. La PÉTITION D'UN CITOYEN *propose de remplacer les cabriolets et les carrosses par des chaises à porteurs, et il n'en coûte pas plus à l'auteur d'édicter un projet de décret conforme en dix articles; le* VŒU D'UN PIÉTON *ne tolère les voitures à quatre roues qu'en faveur des femmes et des gens âgés, mais il statue « irrévocablement » que les cochers iront toujours à pied et tiendront leurs chevaux par la*

bride! Quant à l'auteur des ASSASSINS, OU DÉNONCIATION AU PEUPLE DE L'ABUS TYRANNIQUE DES VOITURES, *il nous donne dans une note l'origine et l'excuse d'un pareil titre : « J'ai écrit ce morceau ayant devant moi l'image d'un homme qui venoit d'être écrasé sous mes yeux. S'il y a quelque chaleur, c'est que le récit d'un pareil événement ne peut être fait et ne doit pas être lu de sang-froid. » Vingt ans auparavant, Delisle de Sales, dans ses* LETTRES DE BRUTUS SUR LES CHARS ANCIENS ET MODERNES, *citait des faits tout semblables et proposait des mesures répressives à peu près aussi pratiques. Il voulait bien néanmoins reconnaître qu'il existait des voitures « pacifiques », et il en donnait la liste détaillée : peut-être ne serait-elle pas déplacée en tête de ces pages, où la carrosserie ne tient guère moins de place que la littérature; mais il nous suffira de la résumer et de savoir que la* brouette *n'avait qu'une roue et la* roulette *deux, tandis que si les trois roues de la* trirote *la rendaient incommode, elle n'était nullement dangereuse. Il n'en allait pas ainsi des cabriolets ni de leurs congénères à noms grotesques : les* culs-de-singe, *les* soufflets, *les* sabots. *En revanche, le* diable, *malgré son nom (resté d'ailleurs*

à une sorte de crochet à roulette en usage dans nos gares de chemins de fer), le diable *n'avait rien d'effrayant ; monté sur quatre roues et garni d'une flèche renversée, il servait à dresser les chevaux d'attelage ; c'est d'Allemagne que nous était venu le* wourst, *sorte de diable à flèche légère, fort commode pour les parties de chasse, et dont le nom bizarre avait intrigué le savant éditeur du* MARANZAKINIANA *de Grécourt, qui l'avait inscrit en guise de rubrique sur son facétieux livret*[1]. *Grâce à leur ampleur et à leur poids, les* coches, *les* cabas, *étaient vite distancés sur les routes royales par les fringantes chaises de poste, où d'aucuns, comme Richelieu, faisaient installer une* dormeuse, *et d'autres, comme Dufort de Cheverny, un trictrac, et surtout par les berlines, imaginées sur les bords de la Sprée, mais devenues essentiellement françaises à force de raffinements et d'ingéniosité. Avec leurs panneaux ornés de sept glaces, leurs ressorts « à la Dalem », leurs stores relevés ou baissés par un cric, leurs*

1. *Maranzakiniana.* Nouvelle édition conforme à l'original, précédée d'une préface par Philomneste junior (G. Brunet). Librairie des Bibliophiles, 1875, in-12, tiré à 150 exemplaires.

peintures « si vraies qu'on les prend pour des Greuze, des Vernet, des Boucher », les berlines abritaient toute une famille, ou mieux toute une compagnie de voyageurs s'entendant pour partir à frais communs : les Affiches, Annonces et Avis divers *sont pleins d'offres de cette nature ; on laissait aux misanthropes ou aux intrépides les* solos *ou les* désobligeantes, *dont le nom indique assez la conformation, et aux amoureux les* vis-à-vis, *qui avaient une place de fond et une place de devant. Les cahots n'étaient point rares, même sur le pavé du Roi, et favorisaient de plaisantes bousculades. Le moyen de ne pas préférer ces aimables* vis-à-vis *à cette voiture « inversable » imaginée conjointement par le duc de Chaulnes et par Garsault ! L'Académie des sciences avait eu beau l'approuver, personne ne voulait s'en servir. Autant proposer tout de suite à nos élégants le* carabas *ou le* pot-de-chambre, *qui menait par privilège, à Versailles, les gens du commun et les bourgeois défiler au grand couvert !*

Faire parade de ses chevaux « soupe-de-lait » ou de toute autre nuance aussi rare, mettre « les fiacres en cannelle », rosser les marauds qui s'avisaient de se plaindre ou ceux qui avaient l'audace

pire encore de vouloir singer ces belles manières, n'étaient point cependant les passe-temps les plus doux que le boulevard réservait à ses adeptes. On y nouait mille intrigues, on y bernait les maris et tout aussi bien les amants, on y échangeait autant de billets doux que de cartels, on y soufflait au classique Polichinelle des allusions malicieuses dont s'offusquaient parfois celles qui en étaient l'objet, heureux lorsque leur était épargnée la plaisante aventure dont M. Lalauze a fait le sujet de son charmant frontispice, et que l'auteur des FOLIES DE LA NUIT *n'avait certainement pas inventée : dégainer l'épée d'un de ses soupirants et se trouver en présence de son légitime époux, n'y avait-il pas là de quoi mourir de pure honte ?*

Bien que le bel art du reportage fût encore dans son enfance, ces rumeurs scandaleuses montaient jusqu'au grenier des plumitifs en quête d'une aubaine et se transformaient bien vite en brochures.

Cela vaut mieux qu'un livre et court tout l'univers,

dit précisément l'épigraphe de l'une de celles que nous avons reproduites. Le premier hémistiche est

passablement ambitieux; le second n'est pas beaucoup plus exact. Mais l'important, c'était d'amuser un quart d'heure les oisifs d'alors, sans se douter qu'on tenterait de nouveau l'expérience un siècle et demi plus tard. Pour y parvenir, il nous a fallu faire un choix, car la postérité a le palais difficile. Aussi bien avons-nous écarté L'ORIGINE DES CABRIOLETS (1755), *laborieuse affabulation où l'on voit Proserpine parcourir les enfers dans cet équipage d'un nouveau goût;* LE PROJET LUMINEUX (s. l. n. d.), *proposé par son auteur comme une suite à* LA FOLIE DE LA NUIT, *et relatif à l'éclairage des boulevards moyennant des souscriptions particulières; la* LETTRE D'UN PROVINCIAL, *plate épître à peine rimée en vers octosyllabiques, et même* LES TRONCHINADES, *autre badinage en vers, contemporain des premières cures de grand air et de promenades à pied prescrites par le fameux médecin genevois.*

Si dur que soit l'aveu pour un bibliographe soucieux de son métier, il faut bien reconnaître que la paternité de ces babioles n'est rien moins qu'établie. Les registres des Permissions tacites *sont muets et les* Jugements des censeurs *ne nous ont rien appris sur le cas qu'ils en faisaient. Seul,*

Marescot est en droit de réclamer LA FOLIE DU JOUR *et peut-être* LA FOLIE DE LA NUIT, *bien que le début de cette réplique l'y prenne à partie. Ce Marescot, sur lequel les contemporains ont gardé un silence jaloux, était un esprit singulièrement alerte à saisir toutes les occasions propices et ce que nous appellerions aujourd'hui* l'actualité, *si l'on en juge par la nature de ses écrits, dont Quérard nous a conservé la liste, sans nous dire où nous pourrions consulter la plupart d'entre eux; mais* LA DÉCLARATION DE LA MODE, LES DÉLICES DU JOUR, LE CABRIOLET BRISÉ, LE BOULEVARD DE JOUR, *sont anonymes, et le resteront vraisemblablement toujours. Quant à* LA JOURNÉE BIEN EMPLOYÉE, *elle est extraite de l'*ÉLOGE DE L'IMPERTINENCE, *par « M. de La Bractéole ». Sous ce pseudonyme folâtre se cachait J. de Maimieux, l'inventeur de* LA PASIGRAPHIE, OU PREMIERS ÉLÉMENTS DU NOUVEL ART-SCIENCE D'ÉCRIRE ET D'IMPRIMER EN UNE LANGUE DE MANIÈRE A ÊTRE LU ET ENTENDU DANS TOUTE AUTRE LANGUE SANS TRADUCTION, — *nous n'avons décidément rien inventé, pas même le* Volapuk, — *l'auteur de romans à prétentions philosophiques, le premier éditeur des* LETTRES *de la princesse Palatine. Membre de cette*

Société des observateurs de l'homme que Lemontey a si finement raillée[1], *de Maimieux a fait, comme tout moraliste qui se respecte, le procès à la frivolité de ses contemporains, et, pour la mieux stigmatiser, il l'a prise sur le vif ; cette page, véritablement exquise, n'avait pas échappé aux peintres de* LA FEMME AU XVIIIe SIÈCLE, *à MM. de Goncourt. En la lui empruntant à notre tour, nous substituons au titre du chapitre où elle se cache* (Des déterminations accidentelles) *un titre qui en dégage la moralité.*

C'est déjà d'ailleurs un autre Paris que celui où Maimieux promène ses aimables flâneurs : le Palais-Royal est à son apogée, Drouais à l'aurore de sa gloire si brève, le Lycée dans toute la faveur de sa nouveauté; le règne de David s'annonce par une malencontreuse préoccupation de portiques et de stoas; *Réveillon lui-même s'ingénie à retracer sur le papier peint des dessins du « genre noble », et, pour que rien ne manque au tableau, l'un des personnages émet des « vues politiques toutes neuves »*

---

1. *Récit exact de ce qui s'est passé à la séance de la Société des observateurs de la femme, le mardi* 2 *novembre* 1802, *par l'auteur de* RAISON, FOLIE, etc. — Paris, Deterville, an XI-1803, in-12.

sur la Bastille. Les temps sont proches où ses murs, en s'écroulant, vont ensevelir le vieux monde sous leurs débris. Prêtons donc encore une fois l'oreille à ces inoffensifs bavardages, et respirons, avant qu'il ne s'évapore, le parfum de ces suprêmes élégances.

MAURICE TOURNEUX.





DÉCLARATION
DE LA MODE

IROUETTE élégantine des Grâces, princesse de Frivolité, duchesse de Bagatelle et souveraine de l'empire des Modes, à tous ducs, marquis, comtes, barons, petits-maîtres, gens du bel air, plaisans, gens oisifs, persifleurs, chevaliers, militaires, abbés, robins, *grands* et *petits* financiers; duchesses, comtesses, marquises, baronnes, petites-maîtresses, femmes de bon ton, bourgeoises à la mode, précieuses, minaudières... et autres, nos sujets, SALUT.

Comme les habitans de notre capitale ont de tout temps donné le ton pour les modes aux provinces les plus éloignées, nous avons cru qu'il étoit de notre devoir de veiller à ce que ces modèles devinssent plus parfaits de jour en jour. On sait avec quel soin nous avons perfectionné le goût des ameublemens, des équipages, des ajustemens, des ragoûts et des choses agréables en tout genre; mais nous croirions n'avoir rien fait pour nos chers sujets, si nous omettions de leur prescrire l'ordre qu'ils doivent observer dans nos nouvelles promenades. Cet objet est trop digne de notre attention pour ne pas l'exiger tout entière.

Avec quel transport de joie et de ravissement ne voyons-nous pas tous les jours la nombreuse affluence que nous attirons sur les Boulevards! Le concours prodigieux des gens de tous états, le contraste étonnant des équipages, la bigarrure singulière des livrées, la variété *unique* des spectacles, la diversité inconcevable des cafés, le grommellement bourdonnant des buveurs, les brouhahas répétés des *amateurs* de parades, le sifflement séduisant des petites marchandes de nougat et des bouquetières, l'écorchante har-

monie des vielleuses montagnardes, les invitations bruyantes des joueurs de gobelets, le bruit des coups de fouet, le hennissement des chevaux, le fracas des tambours, le son des trompettes : tout semble inviter nos sujets à venir prendre sur le rempart le plaisir doux et tranquille de la promenade. Cependant (l'auroit-on jamais cru !) ce n'est pas ce plaisir qui les y rassemble; leur amour pour leur reine, l'attachement qu'ils lui ont voué, le désir empressé de satisfaire à ses ordres : tels sont les motifs nobles et puissans qui les y portent.

O sujets aimables, continuez d'étendre la réputation, que vous donne l'Europe, d'aimer votre reine, de sacrifier pour elle votre repos, vos biens et vos personnes; vous étendrez bientôt les bornes de son empire. Est-ce assez pour nous d'avoir vu les provinces adopter avec avidité nos ajustemens *à la Comète, à la Frivolité, aux Sourcils d'hanneton,* etc.; les Anglois entreprendre le voyage de notre capitale pour faire l'acquisition des cuisiniers que nous avions formés; les Navets répandre des lumières sur l'histoire naturelle, les Américains passer les mers pour venir voir ici en original une coiffure

à la Rhinocéros? Non ; nos vues sont plus étendues ; nous en voulons à la conquête de l'Europe. Opinions provinciales, préjugés nationaux, tremblez. Craignez une reine d'autant plus puissante qu'elle peut tout espérer de ses sujets. A ces causes, de l'avis de nos très chères sœurs l'Inconstance et la Nouveauté, nous avons dressé les articles qui suivent :

ARTICLE PREMIER.

Entendons que le *beau jour* de promenade soit le jeudi de chaque semaine, sans néanmoins exclure les autres.

ART. II.

Si par exemple il arrivoit que, dans un autre jour de la semaine, le vent soufflant des nuages de poussière ne fût pas néanmoins assez cruel pour diminuer l'ardeur du soleil, en ce cas nous permettons que ce jour soit choisi par préférence, ainsi qu'on l'a judicieusement observé jusqu'ici. La promenade ne sauroit être plus délicieuse !

ART. III.

Contre l'usage qui a voulu jusqu'à ce jour que les gens ne se saluent qu'une seule fois

dans les promenades publiques, permettons aux fantassins de saluer leurs connoissances toutes les fois qu'ils les rencontreront, même d'aller leur serrer la main à chaque fois, le tout pour augmenter la cohue, qui est *amusante au possible*.

ART. IV.

Défendons aux gens à équipage de se *saluer* désormais *avec les glaces;* leur enjoignons de commander à leurs cochers de quitter la file dans laquelle ils sont engagés et de rouler à côté des voitures où seront les personnes à qui ils voudront ne rien dire ou souhaiter le bonjour.

ART. V.

Si nous ordonnions que les voitures, partagées en deux files (dont l'une tendroit vers la porte Saint-Martin, l'autre vers la porte Saint-Antoine), laissassent un intervalle entre elles pour favoriser la sortie des équipages chargés des gens les plus ennuyés; si nous exigions qu'on laissât de chaque côté un espace destiné aux carrosses arrêtés, afin de procurer à ceux qui les meublent le spectacle riant des parades, ou le plaisir de *lorgner* ceux qui sont dans les carrosses de la file voisine; si nous ordonnions aux

cochers, parvenus à l'extrémité d'une des files, d'arrêter leurs chevaux, soit pour livrer le passage aux carrosses sortans, soit pour faciliter aux nouveaux venus l'entrée dans la file; si nous entendions que ces files s'allongeassent ou diminuassent à proportion que le nombre des voitures seroit plus ou moins étendu, on ne manqueroit pas de crier à la maussaderie, au mauvais goût, à l'horreur! On trouveroit cela d'une uniformité *anéantissante*. Mais, en permettant que les carrosses se croisent, s'entrelacent; que les uns s'arrêtent au beau milieu d'une file, que les chevaux des autres galopent à toute bride, que ce cocher quitte une file pour entrer dans une autre où il n'est pas attendu, que celui-là le repousse et lui ferme le passage, cette confusion et cet embarras sont tout à fait jalis[1], ce désordre est admirable! enchanteur! divin!

ART. VI.

Défendons à tous cochers (et particulièrement à ceux qui le sont le moins) de laisser passer les gens de pied par les chemins de

1. Ce mot, traduit en français, signifie *jolis*.

traverse, leur ordonnant au contraire de fouetter vigoureusement pour barrer le passage à ceux qui s'imaginent que les Boulevards sont un chemin public.

Art. vii.

Exhortons tous ceux qui iront à leurs *petites maisons, hors les barrières,* de ne pas manquer de paraître, par décence, à notre promenade au moins une heure avant la fin du jour.

Art. viii.

Leur recommandons de se servir pour cela des voitures les plus nouvelles, comme allemande, diligence, dormeuse, vis-à-vis, soli [1], paresseuse, cabriolet [2], sabot, gondole [3], berline à cul-de-singe, haquet, diable, etc.

Et, s'ils n'en ont point encore dans leurs remises, leur enjoignons d'en faire au plus tôt l'acquisition.

Art. ix.

Pour d'autant mieux faciliter l'exécution de l'article précédent, défendons à tous selliers,

1. Voiture à une place.

2. Nommé aussi *fronteau,* du nom de celui qui a imaginé cette espèce de phaéton.

3. Ou carrosse rond.

charrons, etc., de demander leur salaire à ceux qui les auront employés, si ce n'est dans le cas où ces derniers auroient recueilli une ample succession ou fait un gain considérable au jeu.

ART. X.

Ayant appris que plusieurs de nos sujets, pour éviter la poursuite importune de leurs créanciers, restent ou se font dire à leurs terres, et que par cette raison le rempart est privé de la présence de ceux qui ont fait et pourroient faire encore les plus grandes folies pour l'amour de nous, ordonnons par reconnoissance que le Boulevard et ses environs soient désormais pour eux une sauvegarde inviolable ; à cet effet, défendons à tous créanciers d'y attenter à la personne ou aux équipages de leurs débiteurs.

ART. XI.

Toutefois n'entendons pas comprendre en l'article ci-dessus les créanciers pour raison de jeu. Nous permettons, il est vrai, de tromper, de fatiguer, de ruiner même ceux qui ne sont qu'ordinaires, tel homme, par exemple, qui nous a simplement aidé de sa bourse dans un pressant besoin ; tel autre qui n'a sacrifié que la meilleure partie de son bien pour nous tirer

d'un pas difficile, etc.; mais une dette de jeu est un engagement que nous avons rendu sacré, et que, par conséquent, il n'est pas permis d'enfreindre.

ART. XII.

Défendons l'usage des soufflets, des anciennes berlines, des berlingots[1] et des carrosses[2], sauf à le renouveler lorsque tel sera notre bon plaisir.

ART. XIII.

Défendons à tous maris de figurer impudemment dans le carrosse de leurs femmes.

ART. XIV.

Comme le goût des parodies, à notre satisfaction, prend absolument le dessus, voulons que, pour étendre utilement leur vogue, la bourgeoisie des allées collatérales les *singe* et parodie la noblesse des équipages, autant que pourront le leur permettre la poussière et la cohue.

---

1. Ou carrosses coupés.

2. Carrosse proprement dit, la plus ancienne de nos voitures à roues. Il n'y a plus guère que les gens de l'autre siècle qui se servent aujourd'hui de cette éternelle machine.

ART. XV.

Permettons même aux honnêtes gens de s'arrêter de jour pour voir les parades, et, s'ils fréquentent le soir les Marionnettes, leur enjoignons de les trouver ravissantes.

ART. XVI.

Enjoignons aux mimes et aux farceurs de continuer à assaisonner leurs parades par les lazzi du plus mauvais genre, rien n'étant aujourd'hui plus au goût de nos sujets.

ART. XVII.

Comme nous avons remarqué que leurs plaisanteries sont au fond de la même nature que celles de nos bons plaisans, nous ne pouvons que les exhorter à en rectifier la forme; les renvoyons pour cela à notre Dictionnaire.

ART. XVIII.

Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'interdire dans nos promenades toute conversation intéressante; mais, comme il nous est revenu que des gens graves et des personnages importans se mêlent d'y faire les frais d'une conversation solide et scandaleuse, leur faisons expresses inhibitions d'y ouvrir désormais la bouche si ce n'est pour bâiller, afin que l'ennui

puisse y exercer ses droits concurremment avec nous comme par le passé. D'ailleurs est-il rien de plus savoureux que de bâiller en bon air?

Art. xix.

Défendons aux honnêtes gens de paroître à notre promenade dans les temps où l'on est censé être à la campage, quand bien même ils seroient en cette ville et ne sauroient où donner de la tête.

Art. xx.

Défendons l'usage déjà trop constant d'aller tempérer les vapeurs du champagne avec le ratafia de Neuilly; voulons que les petites folies qui suivront les petits soupers, poussés avant dans la nuit, viennent désormais sur les Boulevards en occasionner de plus grandes.

Art. xxi.

Recommandons aux médecins de s'y trouver tous les jours, leurs malades le seront moins; aux gens de justice d'y mettre la foule, leurs cliens seront plus à leur aise; aux abbés d'y aller fréquemment, rien de plus propre à les dégoûter tout à fait du monde. Nous ne parlerons pas de certains financiers : ils sont trop utiles au public dans leur cabinet.

ART. XXII.

Notre intention n'est pas d'empêcher les auteurs comiques de tracer sur la scène les ridicules qu'ils auront saisis sur le Boulevard ; au contraire, nous les y exhortons. Nous savons par expérience que le tour qu'ils donnent à leurs déclamations est plutôt fait pour accréditer les travers qu'ils frondent que pour les détruire.

ART. XXIII.

Si le hasard vouloit que les habitans des villes de province, à l'exemple de ceux de la capitale, fissent de leurs cours ou de leurs remparts les promenades les plus fréquentées, leur défendons d'y étaler autant de luxe et de ridicule qu'on a coutume d'en voir ici, n'étant pas juste qu'ils jouissent des privilèges que nous n'accordons qu'à nos plus chers sujets.

ART. XXIV.

Nous pourrons dans quelque temps indiquer celui où il nous plaira d'abroger nos nouvelles promenades. Nous connoissons trop bien nos sujets pour ne pas croire que nous serons incessamment obligée de prendre cette précaution. Un plaisir cesse bientôt d'en être un s'il ne change de forme.

ARTICLE DERNIER.

Voulons que les articles ci-dessus soient scrupuleusement observés par tous nos sujets sans exception, sous peine à ceux qui y contreviendront de passer pour des gens sensés ou tout au moins fort singuliers. Au surplus, voulons que ceux qui n'ont pas encore souscrit à nos nouvelles lois, par la crainte déplacée d'attirer sur eux le mépris ou la censure des étrangers, sachent une bonne fois que cette censure, qu'ils craignent tant pour eux-mêmes, ne peut tomber que sur toute la nation en général, et qu'elle ne peut frapper directement chaque particulier. Qu'ils apprennent encore que le reproche de nos concitoyens nous est d'autant plus sensible qu'il se fait ordinairement à nous-même et qu'il est réitéré. Nous ne pouvons terminer notre déclaration sans marquer par avance notre mécontentement contre ceux qui refuseront de goûter les raisons que nous avons la bonté de leur apporter; leur déclarons que, faute par eux d'y rendre incessamment hommage, ils seront fort *malmenés*. Nous saisissons cet *à-propos* pour féliciter ceux de nos sujets qui les premiers ont mis les Boulevards en vogue; leur

promettons, *foi de reine*, de leur faire délivrer par notre cousin le Dieu porte-marotte les brevets des places les plus enviées de son régiment. Si donnons en mandement à nos amés et féaux les gens tenant la bonne compagnie que ces présentes ils aient à faire lire et publier; et le contenu en icelles garder et faire observer selon leur forme et teneur, cessant ou faisant cesser tous troubles et empêchemens qui pourroient être mis ou donnés; nonobstant jugement, raison, bon sens et autres choses à ce contraires, auxquelles nous avons dérogé et dérogeons par ces présentes.

Donné, en la capitale de notre empire, l'an XLII des Bilboquets, VIII des Pantins et Ier des Navets.

Signé : GIROUETTE, etc., etc.



LES

DÉLICES DU JOUR



PRÉFACE

Après *trois heures de la toilette la plus recherchée, la minaudière Rosalie étoit* furieuse *contre le financier Lisimond ; ses belles mains avoient déjà fracassé un magot ; son petit chien, tapi dans une niche à répétition de glaces, n'osoit lever les yeux ; ses femmes, qui savoient à quel point une coquette est dangereuse quand un amant lui manque de parole, avoient fui sa présence ; toutes les sonnettes de son appartement les rappeloient lorsque le financier entra tout à coup.*

Elle rajusta ses grâces le mieux qu'il lui fut possible. « En vérité, lui dit-elle avec un petit air railleur, il faut convenir que vous êtes du dernier bon ton sur les rendez-vous ; *il y a plus d'une heure que je vous désire.*

— Vous me désiriez, reprit le financier, mais parlez-vous sincèrement?

— Pouvez-vous en douter, mon cher Lisimond? répondit Rosalie; vous avez dû voir que la tristesse a fait place à la joie dès que je vous ai aperçu. Mon visage ne vous dit-il pas que je vous aime éperdument?

— A propos de votre visage, dit poliment le financier, il est mieux qu'à l'ordinaire, votre rouge est assez bien placé; mais je croyois vous trouver à votre toilette. Quoi! c'en est déjà fait? Qu'il me soit permis de considérer votre ajustement. Oui, vous êtes divine aujourd'hui.

— Vous êtes flatteur, répondit Rosalie.

— Moi? dit le financier, point du tout, j'aime la sincérité. Tenez, par exemple, voilà une fleur qui est mal placée; je la trouverois beaucoup mieux sur votre sein : elle en relèveroit l'éclat. Laissez-moi faire; je vais l'ajuster au parfait.

— Ah! finissez, de grâce, dit Rosalie; voilà des propos qui m'anéantissent. *Voulez-vous me donner de l'humeur?*

— Oui, ma petite reine, reprit le financier en mettant quelque chose sur une table, je veux vous donner une humeur couleur de rose.

— *Vous n'y réussirez pas, dit-elle. Je ne sais, j'ai une migraine...* Je me trouve à faire peur, ma duchesse m'excède. *Il n'y a que le Boulevard qui puisse me distraire. Je sens que je serois beaucoup mieux dans le fond de votre vis-à-vis. Mais qu'est-ce que j'aperçois sur cette table?*

— *Ce sont des diamans, mon cœur, répondit le financier. Sont-ils de votre goût?*

— *Mais je les aimerois assez, continua Rosalie.*

— *Disposez-en, ils sont à vous.*

— *Que vous êtes galant, mon cher Lisimond! s'écrie Rosalie en laissant aller sa tête charmante sur la face rebondie de l'épais financier. Oh! il n'y a qu'un membre de l'opulente Quarantaine qui puisse faire des présens si magnifiques.*

— *Parbleu, dit le financier, je défie nos quarante de l'Académie, avec tout leur esprit, de nous le disputer sur ce point... A propos, comment trouvez-vous mon habit? N'est-il pas superbe?*

— *Mais il est de bon goût, dit Rosalie.*

— *De bon goût, simplement? reprit le coquet Lisimond. Pour moi, je le trouve divin, j'en suis enchanté. Ces glaces, plus sincères que vous, me disent qu'il me sied à merveille... Parbleu,*

ajouta-t-il en parcourant sa figure, je trouve que l'on a très bien fait de bannir de nos appartemens ces grands tableaux que nos aïeux admiraient je ne sais pas pourquoi. J'aime bien mieux ces glaces, ces magots, et surtout ces peintures charmantes; elles disent du moins quelque chose au cœur; elles l'animent, elles l'enflamment. Vous avez, par exemple, au-dessus de cette porte une peinture que je ne vous conseille pas de donner pour toutes les batailles d'Alexandre. L'attitude de ce sultan est des plus voluptueuses; j'aimerois assez à le réaliser.

— Réservez ces transports, dit Rosalie, pour un autre temps. Il se fait tard. N'allons-nous pas au Boulevard?

— Quel diable! s'écria le tendre et délicat financier, voilà des Boulevards qui viennent bien mal à propos. Je m'étois arrangé pour quelque chose de mieux.

— En vérité, interrompit Rosalie, vous dites là des choses qui sont d'une inconséquence... *Manquer le Boulevard un jeudi? Oh! je vous jure que je ne me donnerai pas un pareil ridicule. Partons; chemin faisant, nous lirons une brochure que l'on vient de me remettre.*

— *Une brochure? reprit le financier. Ah! voyons un peu ce qu'elle dit. Est-elle courte, du moins, car j'aime les petits ouvrages?*

— *Oh! elle sera de votre goût, car elle est des plus légères.*

— *Tant mieux, morbleu! tant mieux, reprit le financier.* LES DÉLICES DU JOUR. *Comment? diable! voilà un titre excellent* (Il lit.) *Beau début. Ah! ah! Messieurs les critiques! l'auteur, à ce qu'il paroît, va nous venger de toutes les sottises que vous avez débitées contre cette promenade. Ma foi, si je le connoissois, je le ferois... Oui, parbleu!... je le ferois commis aux aides.*

— *En vérité, Monsieur, vous êtes terrible, interrompit Rosalie; vous ne finissez jamais quand il s'agit* de ces animaux-là. *Entrons dans votre carrosse, et nous verrons ce colifichet.* »





LES
DÉLICES DU JOUR

On critique tout aujourd'hui; rien n'échappe à nos censeurs : si nous les croyons, la France va bientôt revoir le règne de l'ignorance. Non contens de déclamer contre notre goût, nos critiques attaquent jusqu'à nos plaisirs; ils prétendent que nous ne nous promenons plus. Quel indigne reproche !

Un homme d'esprit a déjà prouvé que nous avons surpassé nos pères dans la carrière des beaux-arts; et moi, je prétends que notre goût est encore plus exquis que le leur dans le choix des promenades. Ils alloient à pied loin des portes de Paris, ou bien ils parcouroient pen-

dant des heures entières le jardin des Tuileries. Étoit-ce là se promener? Non, sans doute : nous laissons tous ces plaisirs au peuple, il est né pour la fatigue. Nous faisons mieux, nous roulons aux Boulevards dans de brillans équipages. Ne seroit-ce pas un crime que de ne pas étaler tous ces chefs-d'œuvre? Ils donnent une si haute idée de notre nation aux étrangers! Arrivés dans leur patrie, ils racontent à leurs concitoyens les progrès surprenans que nous avons faits dans les arts. Ils louent notre heureuse industrie. Ils leur font sentir les agrémens de cette charmante promenade : à ce récit, sans doute que leur cœur tressaillit de joie! Ils s'imaginent que nous renouvelons les Jeux Olympiques. Quel honneur ne nous en revient-il pas! D'ailleurs, la commodité et l'agrément s'y trouvent réunis.

La tête de *Lucille* est au mieux; mais la taille est mal prise, sa démarche est horrible : voilà des défauts monstrueux; ils sont capables de jeter le ridicule sur une jolie femme. Eh bien! ils ne sont point exposés aux regards gênans des spectateurs. On ne voit que son visage, et son visage est charmant!

Le grand jour n'est pas avantageux à *Del-*

phire. Dans le lointain, elle a quelque chose d'attrayant; mais, si on la voit de trop près, l'art s'aperçoit, et ce n'est qu'à lui qu'elle doit toutes ses grâces. Quelle promenade est plus propre à l'embellir que le Boulevard? Ces petites commodités sont plus utiles qu'on ne croit. Les femmes en connoissent tout le prix. Il est des hommes aussi qui ne les méprisent pas.

Quelqu'un peut-être me dira : « Si le Boulevard est commode à une femme qui a des défauts, il est désavantageux à celle que la nature a comblée de ses dons. La régularité de ses traits, la délicatesse de sa taille, et, s'il faut tout dire, la forme et la blancheur de sa gorge, échappent à la curiosité. Ces minuties, que le philosophe méprise, ont de quoi flatter un jeune François, naturellement amateur des bagatelles : il les examine avec complaisance, parce qu'elles lui annoncent quelque chose de divin; mais l'imagination peut y suppléer. »

En voyant un beau visage, il n'est pas bien difficile de se figurer que tout ce qui l'accompagne y répond exactement. Celle qui a le bonheur de le porter y gagne en quelque façon; elle sait, à n'en pas douter, qu'elle fait

naître des désirs plus vifs et plus délicats. D'ailleurs, elle est mille fois plus belle dans une niche ambulante que sous un berceau de verdure; le cristal répand autour d'elle une aimable obscurité qui rehausse l'éclat de ses charmes; la réfraction des couleurs les plus tendres adoucit l'incarnat un peu trop vif de son visage, et lui donne en même temps un certain air de voluptueux qui enchaîne tous les cœurs. Ainsi, le Boulevard a des avantages pour tout le monde; il embellit la laide, il prête de nouveaux agrémens à celle qui en est déjà pourvue. Une femme du bon ton n'y est point *excédée, anéantie;* une duchesse de finance ne craint pas d'être heurtée par des petites bourgeoises; elle les voit ramper à ses pieds dans des tourbillons de poussière (ce qui est délicieux pour une femme de son rang et de sa naissance).

Dorilas vient s'y délasser des fatigues de la nuit. Les parfums dont il est couvert, le doux frémissement de l'équipage, et surtout ces divins zéphyrs dont nous sommes redevables à l'industrie de notre siècle, tout l'invite à la volupté. Tranquille au fond de son petit lieu de délices, il parcourt avec un air conquérant les

différens objets qui se présentent; nos femmes, toujours promptes à se laisser séduire pour ce qui n'a que de l'apparence, laissent tomber sur lui un regard languissant; elles voudroient le posséder, il le sait, il n'oublie rien pour les enflammer; sûr d'être aimé, il y réussit; voilà tout ce qu'il désire. Toujours frivole, toujours badin, il caresse toutes les fleurs sans s'attacher à aucune; à peine daigne-t-il se baisser pour cueillir la plus belle : image fidèle du volage Zéphire, la constance ne fut jamais son partage.

Mais j'entends nos Esculapes s'élever contre la promenade qu'on se procure au Boulevard; je ne parle pas de ces aimables médecins à équipages lestes et galans, qui sont recherchés du beau monde pour une légère indisposition, qui dissertent avec tant de grâces dans la ruelle d'une jolie femme; ils savent se conformer à nos goûts, ils ont un cœur trop tendre et trop compatissant pour blâmer une promenade qui fait les délices du beau sexe; je veux parler ici de ces graves docteurs, toujours hérissés de grec et de latin. Ces tristes personnages ne savent point s'alarmer sur la déplorable situation d'une chienne favorite; ils n'ont jamais fait

une étude sérieuse des secrets merveilleux qui rajeunissent une coquette surannée; ils s'imaginent que l'exercice est nécessaire à la santé. « Autant vaudroit rester sur une duchesse occupée à caresser un magot, vis-à-vis d'une glace qui vous répète sans cesse que vous êtes fait au tour. »

Gorgias sort de la table d'un épais financier, pour s'étendre sur le duvet; c'est au Boulevard, dans un carrosse bien suspendu, qu'il vient faire la digestion; si, à l'exemple de ses pères, il s'étoit adonné aux exercices du corps, la fraîcheur et l'embonpoint ne brilleroient pas sur son visage arrondi.

Regardez le voluptueux *Damon,* suivez-le au spectacle, où il se fait transporter régulièrement tous les jours; il y prononce, il y décide, on le regarde comme l'oracle de la littérature; personne ne dessine mieux un ballet que lui; le voyez-vous chanceler à chaque pas? A peine peut-il se soutenir dans un juste équilibre, et vous voulez qu'il aille se fatiguer aux Tuileries? Cela n'est pas possible; il vaut bien mieux rouler aux Boulevards, quand on ne se croit pas en état de marcher sur une ligne directe; la

prudence l'exige; d'ailleurs, on est plus commodément; du moins, on ne craint pas d'être heurté par ces hommes grossiers qui inondent les Tuileries; si, par hasard, on les rencontre toujours aux Boulevards, malheur à eux! ils seront foulés aux pieds des chevaux; pourquoi se trouvent-ils sur le passage d'un homme d'importance? Ce sont des coquins de moins dans l'État. Le peuple est fait pour être écrasé.

Une femme de condition ne craint pas d'y être confondue. On la reconnoît à son cortège. Il est vrai qu'elle voit souvent briller une actrice dans le carrosse de son époux. Mais ce sont de ces petites mortifications dont on se console aisément entre gens d'un certain ton.

Interrogez un joli homme; il vous dira que rien n'est plus agréable que de faire voir à tout Paris qu'il excelle à conduire un char. L'aimable Julie vous répondra qu'elle a enfin obtenu, de son benêt de mari, six chevaux soupe-de-lait des plus fringans. Elle en est folle; elle veut les produire. En vain, lui direz-vous qu'une femme de son rang ne doit point s'afficher: préjugés que tout cela! sans la coquetterie, on ignoreroit son existence.

Le goût d'*Araminte* est un peu différent. Elle aime surtout à passer la nuit dans cette charmante promenade; qu'un jeune homme aimable et bien fait l'aborde avec confiance, elle est trop au fait du personnage qu'elle joue pour s'en formaliser. Les propos usités en pareil cas ne l'effarouchent point. Que sais-je si elle ne soutient pas jusqu'au dénouement le rôle de grisette! Elle s'en acquitteroit à ravir. Oh! voilà des parties délicieuses. Autrefois on ne connoissoit pas ces sortes de plaisir, une comtesse n'auroit jamais poussé la galanterie jusque-là; mais le beau sexe devient de jour en jour plus entreprenant. Ne désespérons pas de voir aux Boulevards les femmes en amazones. Plusieurs projettent de nous donner ce spectacle. Ne toucherions-nous pas, enfin, au moment de la fameuse métamorphose? Quoique ce grand événement ait échoué, il pourroit bien encore se vérifier. Ce n'est pas sans dessein que la nature a inspiré au beau sexe tant de goût pour nos vêtemens. Ces héroïnes veulent accoutumer nos yeux à les voir sur des coursiers superbes. Déjà elles se rassemblent dans les forêts; elles les font retentir de ces instrumens qui fatiguent l'homme

le plus robuste, elles commencent à essayer leur courage sur les habitans des bois.

Bientôt, n'en doutons plus, nous les verrons aux Boulevards soutenir les fatigues du cheval avec plus de constance que nos guerriers. Vous ne tromperez point notre attente, sexe charmant ; vous procurerez à nos yeux le plus beau spectacle qui ait jamais paru dans la France. Je ne vous dirai pas que c'est un moyen infaillible pour nous subjuguer entièrement ; vous savez assez que le plumet, mieux que les pompons, assure votre victoire.

Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent n'est encore qu'une foible idée du Boulevard ; voyons-le dans tout son éclat. Je vois des femmes magnifiquement vêtues, traînées à pas lents dans des chars pompeux ; leurs adorateurs voltigent aux portières sur des coursiers superbes ; un peuple nombreux inonde les contre-allées : il avale sans murmurer une noble poussière. Je ne me lasse point d'admirer ces *culs-de-singe,* qui n'ont rien que d'agréable. L'ouvrier a su les rendre lestes et galans, le peintre a épuisé les secrets de son art pour les embellir, son voluptueux pinceau nous y représente de petits amours qui folâtrent

sur le sein d'une Vénus; enfin ce sont des culs-de-singe tout mignons. Toi qui recèles les plus chers secrets de l'Amour, galant *vis-à-vis*, c'est avec raison qu'on te regarde comme le roi des équipages! Que tu es utile aux amans tendres et passionnés! Que tu leur abrèges de discours et de vaines formalités! Quel style et quel pinceau ne faudroit-il pas pour te décrire! L'antiquité, qu'on nous vante sans cesse, ne produisit jamais rien de si joli. Les chars des guerriers de Rome et d'Athènes n'avoient qu'une noble simplicité; les peintres de ce temps-là ne les ornoient que des sièges et des batailles; nos modernes Apelles les décorent de ces aventures amoureuses, qui sont bien plus instructives que les actions d'un fougueux Alexandre. Convenons que les François excellent dans ces petites miniatures. Que d'inventions dont on ne peut trop leur être redevable! Elles servent à rendre la vie moins longue, il est vrai, mais plus commode et plus voluptueuse, ce qui fait aussi qu'on la quitte avec plus de douleur qu'un Caton ou qu'un Brutus; mais qu'importe? on a vécu délicieusement.

Sans nous arrêter plus longtemps à ces dehors

muets, osons en pénétrer l'intérieur. Suivez cet élégant marquis qui fait les délices des bonnes compagnies, personne ne raille avec plus d'esprit que lui. Il faut le voir dans un cercle, il ne fait que folâtrer, papillonner : aussi est-il adoré de toutes les femmes. Et pourquoi? C'est qu'il a cet air par excellence qu'il faut saisir, sans quoi on passe pour un homme singulier. Le voyez-vous sourire tendrement à cette jeune vestale qui va se perdre dans un enfoncement couleur de rose? Ils attendent que les flambeaux remplacent l'éclat du soleil, pour se retirer dans ces petites maisons où l'on fait des soupers divins.

Non loin de ce marquis si charmant, paroît un de ces colifichets qui peuvent servir de passe-temps à une coquette en attendant quelque chose de plus réel, un jeune abbé, dis-je, qui vient faire assaut de galanterie avec le courtisan le plus aimable; peu s'en faut même qu'il ne le surpasse. Je le vois nonchalamment étendu dans une diligence des plus galantes. Quelle est cette tendre beauté qui l'accompagne? J'ai peine à la distinguer à travers le cristal. D'où vient que ce panier l'ombrage? Ne seroit-ce point pour voiler...? N'allons pas plus avant :

quelqu'un pourroit se reconnoître, et je ne veux blesser qui que ce soit.

Regardez ce petit suppôt de Thémis qui interrompt souvent l'orateur par ses distractions et ses ris immodérés. A son teint vermeil, à sa chevelure blonde, artistement arrangée, on ne croiroit jamais qu'il vient de pâlir sur *Cujas* et *Barthole* : un critique s'imagineroit que sa toilette et les bagatelles du jour partagent tous les instans de sa vie.

Plus loin, jetez les yeux sur cette foule de *diables* et de *cabriolets* qui voltigent de rang en rang au bruit des fanfares guerrières; ceux qui les conduisent, ce sont les défenseurs de la Patrie, les bien-aimés de Mars. Vit-on jamais des héros si charmans? Quelle élégance dans leur ajustement! Avec quelle dextérité ils manient leurs coursiers! N'admirez-vous pas les mains qui guident les rênes? Elles le disputent en blancheur à celles de nos plus belles femmes.

Je reconnois les superbes vainqueurs de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld. Ils ne se reposent point des fatigues de la guerre dans les bras de la mollesse, ils accoutument leur corps à soutenir les ardeurs du soleil. Dès que la trom-

pette guerrière les appellera dans les champs de Mars, vous les verrez expirer pour la Patrie, *même avant que le combat commence.*

On voit aussi dans cette volupteuse promenade les favoris des Muses. Qu'on ne s'imagine pas que je comprenne sous ce titre les serviles imitateurs du siècle passé ; ces hommes sauvages croiroient se dégrader s'ils se communiquoient à leurs concitoyens. Ce n'est pas ainsi que pensent nos voluptueux romanciers, nos tragiques sentencieux et nos utiles baladins ; ces arbitres du bon goût sont accessibles à tout le monde, ils ne dédaignent pas de paroître aux Boulevards, ils y brillent dans les carrosses de la finance. Que l'on dise après cela que les Mécènes de nos jours ne protègent pas les talens utiles à la patrie. *Ariste* est dans la médiocrité, et *Mævius* s'engraisse des deniers publics ; l'un auroit été comblé d'honneurs chez nos ancêtres, le mérite de l'autre eût échappé à un siège gothique ; mais les favoris de Plutus connoissent le vrai génie, ils savent le récompenser.

Je ne finirois jamais si je voulois parler de tout ce qu'on voit au Boulevard. Cette charmante promenade m'offre encore des agrémens sans

nombre. Que de scènes comiques ne s'y passe-t-il pas tous les jours? Enfin, plus j'examine les avantages du Boulevard, plus je le trouve supérieur à toutes les autres promenades. Que l'on vante tant que l'on voudra ces bassins au milieu desquels s'élève avec violence une onde argentine, ces arbres touffus qui forment mille berceaux agréablement mélangés, ces gazons voluptueux si propres aux plaisirs folâtres d'une riante jeunesse, ces chefs-d'œuvre de nos artistes que l'on prend pour la réalité, et surtout cette belle perspective où la vue va se perdre à travers des bosquets jusque dans une grotte obscure; toutes ces prétendues merveilles s'éclipsent à l'aspect du Boulevard; les spectacles qu'il nous offre sont mille fois plus ravissans. Que nos critiques daignent les examiner avec impartialité, ils nous rendront plus de justice.



LA

FOLIE DU JOUR

OU

LA PROMENADE

DES BOULEVARDS



LA FOLIE DU JOUR OU LA PROMENADE DES BOULEVARDS

Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.
(GRESSET, *le Méchant*.)

UN petit-maître auroit fort mauvaise grâce à déclamer contre les ridicules à la mode, lui qui par *état* doit les afficher, les répandre, les faire circuler dans la société. Pour moi, je vais plus loin, j'en veux publier jusqu'à l'apologie, quoique je sois payé pour le contraire; n'importe, il est beau de se dévouer au bien public. La mode est une coquette dont les faveurs se multiplient avec nos

6

caprices; si elle n'exige que des hommages aussi passagers que ses charmes, elle prétend en même temps que l'on soit fidèle jusqu'à son *infidélité;* occupée sans cesse à reproduire de nouveaux agrémens qu'elle combine à l'infini, ses superbes esclaves ne font que changer la forme de leur culte, sans pour cela changer de joug.

Comme la réputation d'homme aimable dépend d'un heureux début en entrant dans la brillante carrière du monde, j'ai commencé par m'informer scrupuleusement du ridicule à la mode, ou plutôt du *ton régnant.* Mme de *** fut la première à qui je m'adressai; ma question lui parut neuve; elle me gronda beaucoup d'avoir si peu cherché à m'instruire, m'assura en même temps, pour me consoler, qu'il y avoit encore du remède, me donna l'étiquette du jour et finit par m'assigner le lendemain un rendez-vous chez elle pour les *Boulevards,* en me disant que c'étoit une *fureur* que cette promenade-là. Je lui donnai ma parole, et j'y fus exact.

Le lendemain, à sept heures du soir, j'allois me faire annoncer, quand son portier vint me dire que Mme de *** étoit partie il y avoit plus

d'une heure, en se plaignant beaucoup de moi. Ce contretemps m'accabla, et le procédé me parut du dernier bizarre. Qu'y faire? On m'avoit déjà averti que ce qu'on nomme *jolie femme* étoit pétri de pareils caprices. Réflexion faite, cela me parut dans les règles, et l'instant d'après je rougis de ma mauvaise humeur.

Dans la crainte cependant d'être disgracié, me croyant de bonne foi dans mon tort vis-à-vis de Mme de ***, je me fis conduire sur les cours; je les fis cinq ou six fois sans apercevoir personne; tous les équipages qui passoient un peu rapidement me paroissoient être le sien. Je crus pourtant entrevoir la moitié de son visage dans une voiture qui n'étoit pas la sienne (je dis la moitié de son visage, parce qu'un maudit panier m'empêchoit de le voir tout entier). Malgré toute l'adresse de mon cocher, il me fut impossible de joindre la voiture en question. Mes chevaux, couverts de sueur et de poussière, étoient rendus, le jour tomboit; ne pouvant traverser, je fus forcé, malgré moi, d'achever la poudreuse carrière jusqu'au bout, et, sur un soupçon que Mme de *** avoit déjà regagné son hôtel, je m'y rendis; elle n'étoit

pas encore rentrée, et, pour comble de disgrâce, le portier dit à mes gens qu'elle ne rentroit jamais de la promenade avant dix heures, et que souvent il étoit plus tard.

Tout cela ne me découragea point. Résolu, à tel prix que ce fût, de la voir ce soir-là, car je m'en croyois amoureux (en faut-il tant pour justifier pareille obstination?), je donnai ordre à mon cocher de me remener chez moi. Je n'eus que le temps de changer de chevaux, et me voilà pour la seconde fois aux Boulevards.

Le jour étoit tout à fait tombé. Pour ne pas manquer cette fois-ci Mme de ***, j'eus recours à un stratagème plaisant; je fis allumer à tous mes gens leurs flambeaux, deux précédoient l'équipage, et mon cocher alloit au pas. Cela me réussit à merveille, tout le monde fixoit ma voiture, et peu s'en fallut que l'on ne me prît pour un *Transport*. Comme on étoit fort curieux de voir l'original d'une scène aussi comique, une ou deux personnes firent allumer aussi : ce fut le signal d'une illumination soudaine; les équipages qui restoient encore en fort grand nombre en firent autant; en un instant les Boulevards furent éclairés, et je cessai de pa-

roître ridicule parce que tout le monde m'imita.

Heureusement, Mme de *** passa fort près de moi, me reconnut et fit arrêter. Je crus voir l'instant où nos équipages alloient être brisés par l'affluence de ceux que la curiosité attiroit sur nous. Mme de *** n'eut que le temps de prendre congé du maître de l'équipage et de s'élancer rapidement dans le mien.

« En vérité, Marquis, vous êtes d'une singulière folie! me dit-elle en éclatant de rire; quel vertige vous a inspiré une si plaisante idée?

— L'impatience de vous voir, Madame, lui répondis-je.

— Eh! qu'a de commun, s'il vous plaît, à cela, la scène comique que vous venez de donner à tout le Boulevard?

— Le voici, rien de plus naturel. Furieux de vous avoir manquée à deux reprises différentes, brûlant de me justifier, la conviction où j'étois de vous trouver ici, le peu d'apparence d'y réussir avec l'obscurité qui règne, tout cela m'a fait prendre ce parti qui vous paroît extravagant, dont moi-même j'ai ri tout le premier, et qui pourtant, comme vous voyez, a été très favorable à mes projets.

— En effet, l'idée est neuve, reprit Mme de ***, et j'y applaudis en faveur de l'invention, le stratagème me flatte. A propos, vous méritez des complimens sur votre exactitude; vous n'avez pas besoin de leçons, je le vois, pour être du dernier *bon ton* sur les rendez-vous; vous savez très bien *qu'à point nommé l'on n'arrive jamais*.

— Comme vous ne m'aviez pas donné d'heure et qu'une femme m'a retenu aux Tuileries un peu plus que je n'aurois cru...

— Comment! Marquis, vous connoissez des femmes qui vont aux *Tuileries*? Dites-moi un peu, où vivez-vous donc? Oh! je ne suis plus étonnée à présent de la question que vous m'avez faite hier. Qu'il y a à refaire chez vous! Je voudrois bien savoir où vous allez déterrer des femmes qui vont aux *Tuileries*. Je vous croyois bien un peu neuf sur certains usages, mais jamais il ne me seroit tombé sous le sens que vous fussiez capable de déroger ou de vous *embourgeoiser* : c'est à peu près la même chose.

— Mais, Madame, interrompis-je, cette femme est une femme très respectable.

— Justement, nous y voici ; ce dernier coup de pinceau achève le portrait.

— Vous la connoissez pourtant, Madame.

— Oh ! Marquis, finissez, de grâce, ces propos-là m'offensent; voulez-vous me *compromettre?* Vous obstiner à prétendre que je connois une femme qui se *traîne* aux *Tuileries,* quand tout le monde d'un certain ton *roule* aux Boulevards? Où avez-vous donc l'esprit? a-t-on jamais vu déraisonner aussi complètement?

— C'est pourtant la baronne de ***, repris-je avec impatience.

— Oh ! à présent, je n'en suis plus étonnée. Il y a huit jours, il est vrai, que je la connoissois, mais depuis j'ai rompu avec elle, ce n'est pas une femme à voir. On lui donne à présent un *être* à sentiment, homme qui l'a entièrement gâtée à force de parler bienséances, réputation ; entre nous cette femme-là est perdue sans ressource. Croiriez-vous bien qu'un jour elle m'a dit qu'elle ne donneroit plus de rendez-vous aux Boulevards, parce que cela affichoit? Après un trait de cette force, il faut en désespérer; je ne suis plus du tout surprise que vous l'ayez trouvée aux Tuileries, sans doute elle y atten-

doit son pesant automate. Mais laissons tout cela ; si vous voulez que je fasse quelque chose de vous, ne voyez plus la baronne, car ce seroit vous afficher pour le plus maussade des hommes. A propos, il se fait tard, descendez-moi. »

Je lui obéis, et la quittai en lui promettant de me rendre le lendemain chez elle à six heures précises.

Plein de la conversation que nous venions d'avoir ensemble, saisissant heureusement ses idées, il me sembloit que je reprenois un nouvel *être ;* je trouvois faux les principes sur lesquels j'avois agi jusqu'alors, mes yeux s'ouvroient à la lumière. Mon changement s'opéra comme par une espèce de miracle, au point que je me crus digne de paroître le lendemain chez Mme de ***, et même avec éloges.

A ma première visite, j'étois venu trop tard ; cette fois-ci j'arrivai trop tôt. Madame ne fut visible qu'au bout d'une grande heure. Elle parut enfin, me fit des espèces d'excuses de ce que j'avois attendu, tout en m'insinuant que c'étoit ignorer les usages que de venir une heure avant un rendez-vous. Je m'apercevois bien, à certains *désordres,* de l'importance de

cette maxime, mais je jouai la distraction et la fis ressouvenir que mon équipage étoit à ses ordres.

« Fort bien, dit-elle, c'est donc pour cela que vous êtes venu? Dans un instant nous allons partir, ma toilette ne sera pas longue. »

En effet, elle ne dura pas plus de deux petites heures; aussi n'étoit-ce qu'en négligé.

« A propos, quelle voiture avez-vous aujourd'hui?

— Un vis-à-vis, répondis-je.

— A merveille, je m'en suis presque doutée, j'ai donc très bien fait de ne pas m'habiller; mais demain un berlingot, car deux jours de suite la même voiture, cela se remarqueroit; d'ailleurs vous en avez plusieurs, mais vous n'en avez pas encore une comme je voudrois. Chemin faisant, je vous communiquerai là-dessus mes projets. Partons. »

Elle me prit la main, nous montâmes ; en un clin d'œil nous fûmes sur les *Cours*. Après m'avoir fait des complimens sur ma voiture :

« Vous avez d'assez jolis chevaux, je les aimerois pourtant mieux *soupe-de-lait;* on m'a parlé d'un attelage de six, je vous conseille de

profiter de la circonstance, cela ne se tiouve pas toujours. »

Je lui promis de les voir, et, en effet, le lendemain l'attelage fut à moi; je le fis mettre à une fort belle berline et volai triomphant chez Mme de ***. Elle fut enchantée de mon attelage, mais la berline *juroit,* elle n'étoit point à panneaux de glace, ni dans le goût moderne, quoique de l'année; en même temps elle m'esquissa le dessin d'une *diligence* des plus galantes. Je saisis assez bien son idée; au retour de la promenade, la diligence fut commandée et huit jours après en état de rouler.

Ma docilité à me prêter à tous les goûts de Mme de *** me valut des éloges. J'avois commandé le même jour de la diligence un équipage d'un dessin unique et d'un goût exquis; je voulois *surprendre,* et j'y réussis; on se récria sur la rapidité de mes progrès et l'excès de ma galanterie; on trouva ma voiture du dernier élégant. Tout ce jour-là Mme de *** fut d'une folie singulière. N'étois-je pas plus que suffisamment dédommagé de l'excessive dépense que j'avois faite pour lui plaire?

J'étois au comble de la faveur, quand un

jour, couverts l'un et l'autre de poussière (car, par complaisance pour Mme de *** qui vouloit être *vue,* j'avois tenu les glaces baissées), je brouillai tout. Je m'avisai de lui demander quel plaisir elle trouvoit à ces insipides Boulevards. Je n'eus pourtant pas le front de lui reparler des Tuileries; mais je fis venir fort à propos le Petit-Cours, les Champs-Élysées, je m'étendis beaucoup sur ces délicieuses promenades, sur la beauté de la *demi-lune,* où les femmes formoient un brillant amphithéâtre; c'étoit, selon moi, un spectacle divin; enfin, je poussai presque l'indécence jusqu'à faire l'éloge du *Cours*.

« Avez-vous bientôt fini? interrompit Madame de *** avec impatience. En honneur, si j'avois un goût aussi bizarre, aussi gothique que le vôtre, je me donnerois bien de garde d'en entretenir qui que ce soit; avez-vous juré de me donner de l'humeur avec votre *Cours*? Est-il rien au monde de plus ennuyeux qu'une avenue toute *droite, tirée au cordeau, étouffée d'un côté, bordée de l'autre d'un bassin maussade à la vue?* Encore si l'on pouvoit s'y promener en équipage, peut-être passeroit-on sur tant de

désagrémens. Comparez à présent tout cela aux *délicieux Boulevards*, vous verrez si votre insipide *Cours* gagne au parallèle. Ce spectacle bruyant d'équipages, de livrées, de *chevaux*, de *diables*, de *culs-de-singe*, de *désobligeantes*, de *capriolets*; d'un côté, des *guinguettes*, des *marais*; les admirables vues de *Montfaucon*, de *Montmartre*; de l'autre, des *cabarets*, des *parades*, des spectacles sans nombre, un peuple *énorme*; tous ces tableaux vivans, toujours variés, produisent à chaque instant de nouveaux plaisirs. Comptez-vous pour rien l'agrément de promener un équipage leste et riche tout à la fois, de mutiler le fantassin ou l'agonir de poussière, de mettre en cannelle ces maudits fiacres qui ont l'impudence de se ranger en file, c'est l'affaire d'une *reculade*? Oh! Marquis, je ne trouve rien de comparable à ces plaisirs-là, ils sont pour moi toujours neufs, toujours piquans. Comptez-vous pour rien la fortune que font les Nogaret, les Gagne, les Ringards[1]? Cela amène des aventures délicieuses. »

J'étois sans doute mal monté, je ne tombai

---

1. Noms des plus fameux baigneurs.

point d'accord avec Mme de *** de ces divins paradoxes. Ce jour-là j'avois un peu d'humeur, mon sellier m'étoit venu rendre visite le matin ; je poussai l'impudence jusqu'à heurter de front toutes les idées de notre héroïne des *Boulevards*. Elle devint furieuse, me pria de la reconduire promptement à son hôtel et me quitta, en me donnant un congé dans les formes.

Cette petite leçon me valut un siècle d'expérience. Je fus bientôt consolé de sa perte, et la baronne des *Tuileries* me fit tout à fait oublier les *Boulevards* et les petites-maîtresses.



LES

FOLIES DE LA NUIT

OU LA

PROMENADE NOCTURNE

DES

BOULEVARDS



LES
FOLIES DE LA NUIT
OU LA
PROMENADE NOCTURNE
DES
BOULEVARDS

Les plaisirs de la nuit valent bien ceux du jour.

QUE d'œuvres de ténèbres je pourrois produire à la lumière! Que de rendez-vous mis en défaut! Que de maris détrompés, de femmes affichées, d'agréables idiotement dupes, de mères furieuses, de coquettes triomphantes ou punies! enfin, je ne tarirois pas; mais, crainte que cet innocent badinage ne passe lui-même pour une œuvre de *ténèbres,* je me contenterai seulement de crayon-

ner une idée *du spectacle,* sans entrer dans l'analyse des scènes qui s'y donnent. Moins prolixe et plus fécond que l'auteur de *la Folie du Jour,* je tâcherai d'amuser le lecteur par la variété des tableaux, sans m'épuiser, comme lui, sur une seule aventure.

N'auroit-il pas mieux fait d'inventer mille portraits d'après son imagination, dont les originaux auroient sauté aux yeux de tout le monde? Que ne m'a-t-il communiqué son projet, ou plutôt que n'étudioit-il *la carte galante* du Boulevard? Oh! assurément il auroit fait une *brochure unique.* Qu'il ne me sache donc point mauvais gré de ces petites réflexions sur son ouvrage; sa réputation ne dépend pas, je pense, d'une misérable feuille; si cela étoit, j'avoue que je le plaindrois fort.

Mais je m'aperçois que je m'écarte de mon sujet pour faire une *méchante* critique. N'est-ce pas porter le coup sensible à un auteur qui se flattoit peut-être d'en mériter une *bonne*? Soyons donc plus indulgent, et revenons aux Boulevards.

Tout le monde sait que c'est depuis minuit jusqu'à deux heures que le règne de cette *vo-*

luptueuse promenade recommence. Curieux spectateur, c'est alors que je m'y rends; là, je tâche de démêler d'une foule d'artisans ces *précieux tête-à-tête* qui semblent se perdre dans le nombre.

Quelle est cette petite femme, en déshabillé galant et leste, qui pèse nonchalamment sur le bras de ce grand jeune homme sec et efflanqué, dont les jambes peuvent à peine le porter lui-même? Suivons-les, écoutons un peu leur conversation :

« Vous voyez, *Chevalier,* à quoi je m'expose pour vous; mon mari n'a qu'à rentrer pendant que je suis ici... D'ailleurs il m'a fallu mettre mes gens du secret... S'ils venoient à jaser, je serois une femme perdue...

— Hé! fi donc, Madame, est-ce que des gens *jasent*? Quand même, pour qui gardez-vous tant de ménagemens? Pour votre mari, que je viens de laisser tout à l'heure en très galant tête-à-tête? Mais où avez-vous donc pris tous ces préjugés-là? Depuis quand les femmes ont-elles de semblables craintes? Oh! assurément, ces bizarreries-là sont faites tout exprès pour moi; d'honneur, vous êtes la pre-

mière femme de *votre espèce* qui me soyez tombée entre les mains; mais une nuit de ma petite maison va vous mettre en règle, et je suis sûr que vous m'en remercierez; d'ailleurs, vos gens vous attendront jusqu'à quatre heures, et je vous promets que vous serez rentrée bien avant votre mari; si vous voulez, vous pourrez encore, pour vous amuser, lui fabriquer une bonne *querelle*, je vous communiquerai de petites anecdotes fort amusantes sur le *conjugal personnage*. Mais à propos... la voiture vous attend... »

Il me fut impossible d'entendre ce qu'on lui répondit; elle se laissa entraîner rapidement vers un fiacre qui attendoit à quelques pas; notre femme à préjugés y monta d'un air très leste; je remarquai seulement qu'on prenoit le chemin de la *Nouvelle France*.

Je continuai ma promenade et aperçus à côté de moi une jeune femme passablement bien faite, quoique grande; elle avoit une assez jolie tête, des yeux petits mais vifs, un air de coquetterie qui lui alloit à *miracle;* elle marchoit de façon à faire remarquer un très joli pied et l'échantillon d'une aussi jolie jambe; comme elle rioit beaucoup, cela piqua ma curiosité, je

me glissai derrière elle sans affectation; voici ce qu'elle disoit à un petit homme fort laid, qu'à son air magnifique et pesant je jugeai un financier du *premier ordre*.

« Convenez, mon cher, que la situation est tout à fait neuve... l'aventure du dernier bon... Comment! on est venu, dites-vous, ce matin, se jeter à vos genoux, vous supplier de ne point retirer votre protection? Oh! ma foi, rien n'est plus risible! Que j'aurois voulu voir la figure qu'il faisoit là!... Je suis sûr qu'il étoit *à peindre*... Entre nous, il méritoit bien cette petite humiliation. Un... qui tient tout de vous et s'avise de trouver mauvais que je sois reconnoissante pour lui! le procédé est indécent, aussi cette petite leçon lui profitera; la vengeance est comique, qu'en pensez-vous?

— Il est vrai que cela est fort plaisant, reprit pesamment le financier, je m'en tiens encore les côtés; cependant, pour consoler le pauvre diable, car je suis bon, j'ai ajouté à mes bienfaits une petite recette d'un millier d'écus. Mais n'est-il pas heure de nous retirer? votre jaloux pourroit encore reprendre de l'humeur.

— Ne craignez rien; je vous assure, répondit

la femme, qu'il doit être complètement guéri de sa sotte manie ; je gagerois presque avec vous lui faire quelque jour tirer les rideaux.

— Parbleu, cela est aussi trop fort », dit le financier.

Je n'en pus pas entendre davantage, j'en fus fâché, car la conversation commençoit à m'amuser quand ils disparurent. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le lendemain l'aventure se répandit au point que des femmes entraînèrent méchamment *notre Vulcain* aux Marionnettes du Boulevard [1].

A propos de ce spectacle si couru toutes les nuits, voici une fort bonne plaisanterie dont un autre jour je fus témoin ; la scène étoit aussi aux Boulevards, car c'est toujours là le théâtre des bonnes aventures. M. de *** y rencontra sa femme en mystérieux tête-à-tête avec le baron de M***; voyant qu'ils prenoient ensemble le chemin des Marionnettes, il les devança, et, comme c'est un homme qui a toutes sortes de talens, il fit lui-même le polichinelle et composa sur-le-champ une farce d'un comique

1. Il se vit jouer par Polichinelle.

exquis, qui débutoit par une apostrophe pathétique de Polichinelle à sa femme sur ce qu'elle s'affichoit aussi indécemment en public ; cette petite scène fut lardée de mille mordantes épigrammes.

La pauvre petite perdit la tête, devint furieuse, vouloit absolument que le *baron* fût donner sur les oreilles au feint Polichinelle. Outrée de la mollesse avec laquelle il s'en défendoit, elle saute sur son épée, l'arrache, s'élance et court, pour percer le joueur de marionnettes... Quel *coup de théâtre !* Elle reconnoît son mari... Les armes lui tombent des mains, elle lui saute au cou, on s'embrasse réciproquement avec toute la cordialité imaginable, et l'un et l'autre rentrèrent dans le jeu en plaisantant comme si de rien n'étoit.

Mais voici bien une autre *catastrophe :* ils trouvèrent tout le monde occupé à faire revenir le *baron,* qui s'étoit évanoui en voyant briller son épée hors du fourreau ; à force d'eau de *Luce,* il reprit enfin ses sens; un instant après, *notre trio* monta en équipage et disparut.

Fort peu de personnes soupçonnèrent la cause d'un spectacle aussi inattendu. Comme

j'étois à peu près le seul dont on pût redouter la pénétration, M. de M***, avant de sortir, me demanda le secret, et je le lui promis. Chacun s'en retourna en bâtissant là-dessus une histoire à sa fantaisie.

Des aventures de cette importance méritoient bien la peine qu'on en parlât, et le public, je crois, me saura gré, assurément, d'avoir fourni ce petit essai à l'*Histoire des Boulevards,* dont avant peu il paroîtra douze volumes in-folio. Cet ouvrage sera orné de planches en taille-douce; on s'y étendra sur la variété et la beauté des spectacles, la mécanique ingénieuse de l'*Automate* qui parle très *physiquement;* les équilibres du *fameux Anglois*. On y insérera un ample recueil de *parades,* avec une dissertation importante sur l'origine de ces divins spectacles; on avertit les curieux et les amateurs que ce grand ouvrage est proposé par *souscription;* le *prospectus* se délivrera au café de Maillard.



LE CABRIOLET BRISÉ

OU

LES COURTAUDS HUMILIÉS

(1750)



LE
CABRIOLET BRISÉ

Le jour renaissant commençoit déjà à dissiper les ténèbres de la nuit, déjà l'on entendoit le bruit des cabriolets, on voyoit des petits-maîtres en bottes molles, lorsque tout à coup Courtaudin se tira des bras du sommeil. A peine eut-il tourné les yeux du côté de la rue qu'il aperçut leur cabriolet : il étoit léger, bien en ordre, verni au mieux, en un mot d'un goût qui faisoit l'éloge du phaéton qui le conduisoit.

« Quoi ! s'écria-t-il plein d'admiration, je n'aurai jamais le bonheur de me voir dans un petit équipage comme celui-là, je n'aurai jamais

le plaisir d'aller en cabriolet aux Boulevards, au Petit-Cours, au bois de Boulogne, d'éclabousser le monde en courant les rues de Paris!... Il ne sera pas dit que je sois le seul qui n'ait pas été dans ces voitures, dont l'invention caractérise si bien le goût des Parisiens. J'irai avant la fin du jour, et je ferai voir que, si mon peu de fortune me contraint à passer mes jours au fond d'une boutique, ce n'est pas que je ne sois propre à autre chose... »

Courtaudin, après cette résolution, fort et plein d'une noble ardeur, va trouver deux de ses amis qui demeuroient à côté de lui.

« Eh quoi! Messieurs, leur dit-il en entrant, vous dormez encore tandis que dans Paris tout est déjà en l'air! N'entendez-vous pas ces chevaux, ces calèches, ces cabriolets? Regardez par votre fenêtre : ne voyez-vous pas ces petits-maîtres qui donnent des coups de plat d'épée à ce fiacre qui ne veut pas les mener, parce qu'il craint qu'ils ne le payent pas, comme cela leur arrive quelquefois? Quoi! il sera dit que tout soit éveillé, les Boulevards seront remplis, et vous serez encore dans votre lit? Non, cela ne sera pas... »

En disant ces mots il ôte les couvertures, tire les dormeurs hors de leurs lits, et les met au milieu de la chambre.

Ils ne pouvoient s'imaginer pourquoi il les éveilloit si matin; l'envie qu'ils avoient de le savoir le leur fit demander vingt fois, mais inutilement. Courtaudin ne voulut jamais dire un mot qu'ils ne fussent habillés.

« Mes amis, leur dit-il quand ils le furent, vous vous étonnez, sans doute, de me voir si matin, mais je vais vous apprendre ce qui m'a fait venir sitôt. Je ne puis voir sans rougir que nous ayons été jusqu'ici sans aller en cabriolet; n'est-ce pas une honte? Quoi! tout le monde ira? Ceux mêmes qui avoient besoin de leur argent pour se donner des choses nécessaires n'hésitent pas à se sacrifier pour louer une de ces charmantes voitures, tandis que nous, qui passons pour être à notre aise, on ne nous en voit point louer. Fi donc! que dira-t-on de nous? que nous ressemblons à des je ne sais qui... Et en effet n'aura-t-on pas raison? Non, mes amis, continua-t-il ensuite, je ne puis me résoudre à mener plus longtemps une vie aussi obscure que celle que nous avons menée jus-

qu'ici. Croyez-moi, commençons à sortir de la poussière; c'est aujourd'hui fête, louons un cabriolet, et allons nous promener aux Boulevards.

— Je ne trouvois pas étrange, lui dit un de ses amis, que les petits-maîtres (gens désœuvrés qui ne savent que faire de leur corps) donnassent dans ce ridicule; oui, je les voyois sans m'étonner travailler jour et nuit pour tâcher d'attraper ce que les cochers ont de plus fin dans leur art, pour apprendre à bien diriger le frein d'un cheval qui souvent n'en a pas si besoin qu'eux, savoir bien détourner une rue, passer entre des bornes, des équipages, sans briser leurs fières voitures : au bout du compte, il faut bien qu'ils fassent quelque chose pour tuer le temps... Et laissez là ces fadaises, mon ami. Croyez-moi, songez plutôt à amasser du bien pour vivre tranquillement le reste de vos jours... Nous aller promener en cabriolet! En vérité, j'ai peine à croire que vous ayez pu nous faire une pareille proposition... Ah! bien oui, il faudroit qu'on nous y vît, comme on se moqueroit de nous avec notre air marchand!...

— Notre air marchand! reprit Courtaudin; sachez que, si nous avions chacun un habit de

petit-maître sur le corps, nous aurions tout un autre air.

— Vous croyez, reprit l'autre, que l'habit suffit pour donner ces façons qu'il faut avoir?

— Sans doute, reprit Courtaudin, et nous en voyons beaucoup dans Paris qui sans leurs habits n'auroient pas l'air de grand'chose... Mais enfin ce n'est pas là ce qui me retient le plus. J'avoue que ce goût pour ces cabriolets est une preuve de la petitesse de l'esprit des Parisiens qui préfèrent le frivole au solide; j'avoue encore qu'il faut être fou pour s'emporter dans ces sortes de voitures, qu'on n'a qu'à malheureusement rencontrer une borne ou autre chose, en voilà assez pour réduire le pauvre cabriolet en mille morceaux; mais n'importe, pour son argent, il est permis d'être fou à tout le monde...

— Doucement, reprit son ami, il est des folies qu'il n'est pas permis à tout le monde d'imiter, souvent on s'en mord les doigts... Mais je crois que je vous parle inutilement, vous êtes trop entêté; allez louer un cabriolet, faites-vous montrer au doigt, je ne vous retiens plus. »

Courtaudin, le voyant si obstiné et se dou-

tant qu'il ne laisseroit pas venir son camarade, sortit, alla prendre la coiffure et l'habillement de petit-maître, loua un cabriolet, et l'emmena devant la porte de ses amis, pour voir si à cette vue ils ne se rendroient pas...

Ce qu'il avoit prévu arriva; ils n'eurent pas plus tôt aperçu ce coursier fringant qui levoit une tête altière et sembloit témoigner, par ses courbettes et ses fréquens piaffemens de pieds, l'impatience qu'il avoit de briller aux Boulevards, qu'ils résolurent de s'apprêter au plus vite pour partir.

Il est impossible de dire combien ils furent charmés en voyant la grâce qu'avoit Courtaudin en marchant sur la pointe du pied, en sautillant, en fredonnant l'air d'un opéra auquel il n'avoit jamais été. Rien ne leur plaisoit tant que son petit habit vert dont les manches étoient déboutonnées, sa frisure à la rhinocéros, sa bourse à la cabriolet, son couteau de chasse à manche vert, son chapeau à l'écuyère. Ils ne doutèrent pas que l'habillement de petit-maître ne leur sieroit aussi bien qu'à Courtaudin, car ils ne manquoient pas d'amour-propre; ils en eurent, montèrent dans le cabriolet et partirent. De la même main dont

Courtaudin tenoit ordinairement son aune pour mesurer, on le vit alors tenir les rênes et modérer l'ardeur du fougueux coursier. Ses deux amis le complimentoient sans cesse sur la façon noble et aisée dont il s'en acquittoit. Ç'auroit été sans contredit une témérité au plus habile cocher de Paris de vouloir concourir avec lui, tant il avoit de grâce à faire claquer son fouet et d'adresse à enfiler toutes les rues, évitant les embarras.

Déjà il avoit passé le Pont-aux-Choux dans les Boulevards lorsqu'ils aperçurent un cavalier qui n'avoit ni chapeau à l'écuyère, ni bottes molles. Au lieu de faire faire de temps en temps à son cheval de ces sauts qui servent à faire voir que l'on a fait son académie, il le laissoit aller à petits pas et sembloit n'être venu là que pour prendre l'air.

Courtaudin ne put voir sans s'indigner un cavalier tel que celui-là; il en fut même si outré qu'il résolut de lui barrer le chemin pour le faire sortir d'un lieu où l'on ne devoit pas être sans briller. Ses amis eurent beau lui exposer le péril qu'il alloit encourir, il fut sourd à leurs paroles, et, pour faire voir qu'il ne savoit ce que

c'étoit que de craindre, il fouetta son cheval et alla se planter justement au milieu du chemin du cavalier. Celui-ci en prit un autre, il se vit barré une seconde fois; il s'en retourna, et Courtaudin s'applaudit de son succès.

Ils avançoient dans les Boulevards en goûtant déjà par avance les plaisirs qui l'attendoient, lui et ses amis. Mais, hélas! vaine espérance! au lieu de plaisirs ils eurent de la tristesse; ils se croyoient au port, ils touchoient à leur perte. C'est ainsi que les hommes se croient en sûreté, tandis que l'orage est près de tomber sur leurs têtes.

Ils alloient toujours à petits pas; le cavalier, au contraire, piqué de l'affront qu'il venoit de recevoir, alloit à bride abattue à la porte Saint-Antoine pour savoir un peu qui étoient ces petits messieurs-là. Il sut que c'étoient des gens de boutique, et espéra qu'il ne seroit pas longtemps sans leur montrer qu'on n'offense pas impunément des gens de sa qualité.

Nos trois messieurs continuoient toujours tranquillement leur petit chemin; ils ne songeoient à rien, lorsque tout à coup ils se virent entourés par un carrosse à six chevaux. Le cocher descendit de dessus son siège, la portière

s'ouvrit : quel fut leur étonnement! Un officier parut.

« C'est donc vous, Messieurs, leur dit-il en prenant le fouet de son cocher, c'est donc vous qui barrez le chemin au monde? Attendez, je vais vous apprendre à connoître vos gens... Allons, continua-t-il, mettez pied à terre et vous me ferez vos excuses, ou je vous assomme à coups de fouet. »

Deux de nos sires, l'air contrit et dolent, se mirent humblement à genoux et demandèrent pardon. Pour Courtaudin, il ne voulut pas s'y mettre, il trouva ce traitement trop indigne pour lui; en effet, n'y avoit-il pas bien de la différence de lui aux deux autres? Au lieu de se préparer à faire ses excuses, il fit mine de mettre la main sur son couteau de chasse. Que gagna-t-il par là? Il eut de bons coups de fouet, son cabriolet fut brisé; c'est là tout le fruit qu'il tira de sa résistance.

L'officier, après l'avoir forcé à demander pardon à genoux comme les deux autres, remonta dans son carrosse, et le laissa dans la plus grande tristesse du monde, en voyant l'état où étoit son pauvre cabriolet. Courtaudin étoit

déjà assez affligé de se voir le visage tout en sang, outre cela obligé de payer le cabriolet qu'on lui avoit cassé, sans que, pour comble de malheur, ses amis se missent encore à le railler, en lui disant que, de fouetteur qu'il étoit, il étoit devenu fouetté. Il les pria de ne pas l'affliger davantage par leurs railleries ; ils les cessèrent pour se donner de la peine inutile, en tâchant de raccommoder le cabriolet dont, par malheur, il n'y avoit aucune pièce entière.

Voyant qu'ils travailloient en vain et que toute leur ressource étoit dans le cheval, ils y montèrent tous trois et s'en retournèrent chez eux. C'étoit une chose risible que de les voir tous trois sur ce cheval ; s'ils avoient eu un quatrième avec eux, on les eût volontiers pris pour les quatre fils Aymon.

Ils arrivèrent comme cela au Trône, où ils rencontrèrent une charrette qui venoit dans leurs quartiers. Courtaudin donna de l'argent au charretier pour qu'il les laissât monter ; il aima mieux y être cahoté que de rester sur ce cheval mal à son aise comme il étoit. Quelle différence de voiture ! Partir en cabriolet, revenir en charrette, cela s'appelle bien aller d'une extrémité à l'au-

tre; mais l'infortuné Courtaudin n'y regardoit pas de si près dans l'état où il étoit.

Il arriva enfin à la boutique, où il se fit préparer un lit, et envoya chercher un chirurgien pour des meurtrissures qu'il disoit s'être faites en tombant dans des épines. Il se repentit, mais trop tard, d'avoir été en cabriolet, fit des vœux pour que Paris fût délivré à jamais de ces sortes de voitures et lut avec plaisir dans les destinées que le dieu de la Folie devoit bientôt faire son entrée dans Paris et emmener à son départ tous les petits-maîtres et leurs cabriolets dans l'île Frivole, où les ouvriers sont encore trop sensés pour perdre le temps à faire de pareilles machines.



LE
BOULEVARD DE JOUR
SCÈNES COMIQUES
(1755)



LE

BOULEVARD DE JOUR

SCÈNE PREMIÈRE

Mme SANSGOUT, Mme BONSENS,

se promenant sur le Boulevard.

Mme SANSGOUT.

JE suis prodigieusement lasse. Tenez, asseyons-nous ; voilà là-bas des chaises.

Mme BONSENS, *haussant les épaules.*

Que de monde aujourd'hui au Boulevard !

Mme SANSGOUT.

Il y en a toujours ; quand je vous dis que c'est la plus belle promenade de Paris, n'ai-je pas raison ?

Mme Bonsens.

Moi, je n'y trouve rien de si magnifique; voilà beaucoup de monde, et puis c'est tout.

Mme Sansgout.

En vérité, cela me fait mourir. Je vous conseille réellement de dire cela tout bas, car vous vous mettriez à dos toutes les personnes de la promenade.

Mme Bonsens.

Quand cela seroit, croyez-vous pour cela que j'aurois tort?

Mme Sansgout.

Enfin, c'est contredire tout Paris que de ne pas aimer le Boulevard.

Mme Bonsens.

Soit..., mais tant que vous ne me donnerez point d'autre preuve que celle-là de la beauté de cette promenade, je penserai toujours de même.

Mme Sansgout.

Ce n'est donc pas une preuve suffisante que de vous dire que tout Paris vient ici? Tout Paris est donc de mauvais goût? Vous êtes donc la seule qui pensiez juste?

Mme Bonsens.

Tout Paris n'embellit point une promenade, si cette promenade n'a rien par elle-même qui nous satisfasse ; au contraire, cela produit une cohue qui gêne les personnes qui s'y promènent. Voyez-vous quelqu'un ici qui marche à son aise ? L'un vous pousse, l'autre vous marche sur votre robe, un autre vous décoiffe. Les messieurs n'y sont pas mieux. Ont-ils des habits qui craignent d'être blanchis, ils trouvent à chaque pas une légion de perruquiers qui d'un habit noir vous en font dans le moment un habit blanc. Quittez-vous les perruquiers, vous rencontrez une foule de petites gens qui reviennent de la guinguette et qui braillent, Dieu sait de quelle manière. Tenez, en voilà justement ; les entendez-vous ? Eh bien, que dites-vous de cette musique-là ? N'est-elle pas jolie ? En vérité tout Paris est de bon goût !

Mme Sansgout.

Lorsque l'on ne montre les choses que par leur laid côté, il est facile de les enlaidir ; mais, si vous jetez les yeux sur cette file de carrosses qui forment un coup d'œil admirable et qui semblent tous renfermer des divinités...

Mme Bonsens.

Il est vrai que c'est fort amusant. Voilà déjà deux ou trois de ces carrosses que je vois prêts à être brisés, qui, heureusement, n'ont que leurs timons cassés. Je viens de voir de même les divinités qu'ils renfermoient être obligées de mettre pied à terre après avoir eu mille frayeurs. Cela ne laisse pas, Madame, que d'avoir son agrément.

Mme Sansgout.

Mais, dites-moi, qui peut garantir de malheur? Vous faites l'éloge de la promenade; on voit par là l'excès de plaisir que l'on trouve en y venant.

Mme Bonsens.

On voit par là, Madame, la folie du public qui n'aime que le nouveau. Si demain son caprice étoit de faire une promenade de la plaine de Saint-Denis, vous verriez tout le monde y venir. Après les Tuileries, le Luxembourg, le Palais-Royal, le Petit-Cours, que nous voyons abandonner pour un boulevard; rien ne peut flatter le goût de ce public que sa bizarrerie.

Mme SANSGOUT.

Enfin tout Paris est fol; il n'y a que Madame qui soit sage; mais y pensez-vous?

Mme BONSENS.

J'y pense très sérieusement; je m'étonne que vous ne m'ayez pas encore cité comme un ornement du Boulevard ces baladins qui se tuent à dire de mauvaises choses et qui trouvent encore des gens plus sots qu'eux qui les écoutent. J'ai vu même des carrosses s'y arrêter, et demandez-moi pourquoi, pour voir des gens qui font pitié, qui maltraitent le bon sens à chaque minute; c'est encore un bonheur que tout cela soit à la foire Saint-Laurent, car, ma foi, j'aurois été bien plus de mauvaise humeur.

Mme SANSGOUT.

Il faut réellement l'être pour dire tout ce que vous dites.

Mme BONSENS.

Pourquoi cela? Parce que je ne me conforme point au goût général? Mais en vérité je regrette les cinq ou six fois que je suis venue ici, et si ce n'a été que pour juger de cette belle promenade.

Mme Sansgout.

Allez donc à vos Tuileries, à votre Luxembourg, à votre Palais-Royal, à votre Petit-Cours, vous y verrez une poignée de monde, pendant que vous jouissez ici d'une vue magnifique.

Mme Bonsens.

Moi, je viens ici pour me promener, et non pour autre chose; or, je vous demande si l'on peut le faire. Nous avons eu seulement beaucoup de peine à gagner ces chaises, vous en êtes pour votre mantelet déchiré, et moi, j'ai manqué d'y perdre une mule.

Mme Sansgout.

Je ne pourrai donc pas vous faire rentrer dans le bon goût!

Mme Bonsens.

Mais, en vérité, c'est moi qui cherche à vous convertir. Au reste, laissons cela là; je vous dis mon goût, vous en penserez ce que vous jugerez à propos.

Mme Sansgout.

Voilà Mme Caquet qui vient, vous allez voir ce qu'elle en pense.

Mme Bonsens.

Vous me citez là encore une bonne auteur! une femme qui ne sait que caqueter, qui s'embarrasse des affaires de son voisin et qui laisse là les siennes.

SCÈNE DEUXIÈME ET DERNIÈRE

Mme SANSGOUT, Mme CAQUET, Mme BONSENS.

Mme Sansgout, *à Mme Caquet.*

Enfin vous voilà donc, ma chère amie! De bonne foi, je vous querellerois volontiers, et vous le méritez bien.

Mme Caquet.

Eh! dites-nous donc un peu pourquoi cela?

Mme Sansgout.

Comment! je ne vous ai point vue de la matinée.

Mme Caquet.

Si vous saviez, mon bijou, j'ai eu mille affaires ce matin; vous n'ignorez pas qu'il y a des jours où le temps n'est pas à nous.

Mme SANSGOUT.

Je vous le pardonne; mais, en récompense, avez-vous quelque chose de neuf à nous apprendre?

Mme CAQUET.

Ah! je vais vous faire rire. Vous connoissez bien Mme Manie?

Mme SANSGOUT.

Qui, cette Mme Manie?

Mme CAQUET.

Eh ! cette femme qui babille tant !

Mme BONSENS, *à part et haussant les épaules.*

Que les gens se connoissent peu !

Mme SANSGOUT, *à Mme Caquet.*

Je me remets qui vous voulez dire.

Mme CAQUET.

Je l'ai vue ce matin aller à la boucherie elle-même ; j'étois curieuse de savoir si réellement elle y alloit, et, pour en être plus sûre, je l'ai suivie. Comme j'avois affaire à un boucher qui précisément demeure vis-à-vis du sien, j'étois là très à mon aise pour voir ce qu'elle achetoit.

Mme BONSENS, *haussant les épaules et tout bas.*

C'étoit fort intéressant, cette femme-là a de grandes affaires.

Mme SANSGOUT.

Eh bien, qu'a-t-elle acheté?

Mme CAQUET.

Un mou de veau dont je n'aurois pas voulu faire de la soupe à mon chat; j'en ai fait rire Mme Bavarde toute la matinée.

Mme SANSGOUT.

Que je suis fâchée de ne m'être point trouvée là! j'aurois ri aussi tout mon bien aise.

Mme CAQUET, *à Mme Bonsens.*

Qu'avez-vous donc, Madame Bonsens? vous ne dites mot aujourd'hui.

Mme BONSENS, *à Mme Caquet.*

Vous savez, Madame, que d'ordinaire je parle peu.

Mme SANSGOUT.

Mme Bonsens boude aujourd'hui : elle ne veut pas avouer que le Boulevard est une promenade admirable; j'en appelle à vous, ma chère amie.

Mme CAQUET.

Moi, je m'y plais infiniment; tout ce que je lui reproche, c'est que l'on n'y cause point à son aise.

Mme BONSENS, *en riant.*

La remarque est bonne.

Mme CAQUET, *à Mme Bonsens.*

Allons, dites-nous des nouvelles.

Mme BONSENS, *à Mme Caquet.*

A qui faut-il en demander, Madame, lorsque l'on vous voit? Si vous savez qu'une de vos voisines a acheté un mou de veau, que ne devez-vous pas savoir? Et puis ma montre marque huit heures; voilà le temps où je quitte la promenade. Mesdames, je vous souhaite bien du plaisir.

Mme CAQUET *et* Mme SANSGOUT, *parlant toutes deux à la fois.*

Nous ne vous laisserons pas aller seule; en vérité, ce seroit de la dernière impolitesse.



UNE
JOURNÉE BIEN EMPLOYÉE



UNE

JOURNÉE BIEN EMPLOYÉE

Nos *élégans*, nos gens du grand ton, ne tiennent-ils pas un peu de la nature des corps célestes? Comme les astres, ils ne portent sur rien, ne s'appesantissent sur rien, roulent toujours, jettent à grands flots la lumière, élèvent des vapeurs, enflamment des météores, réchauffent les individus engourdis, opèrent une sorte de flux et de reflux, servent de guides aux nautoniers indécis ou égarés, etc. Mais ces corps errans, astres, planètes ou phosphores, sont plus près de tout et les uns des autres; ils se rencontrent fréquemment dans la société. De là naissent une infinité d'incidens, de reflets, de jeux de

lumière; des impressions diverses qui se succèdent ou se modifient en se confondant; un désordre enchanteur, délicieux; des déterminations subites, accidentelles; un enchaînement de phénomènes imprévus qui ne laissent aucun intervalle à la réflexion.

Vous demandez, en voyant un homme ou une dame *du meilleur ton* : « Que fait-il? que fait-elle? que projette-t-il? où court-elle? » Suivez-les, ne les perdez pas de vue, si vous voulez le savoir; encore y serez-vous fort peu avancé. Ils ne soupçonnent pas eux-mêmes, une minute, une seconde d'avance, ce qu'ils feront, ce qu'ils diront, et ils ne se souviennent plus de ce qu'ils avoient intention de faire, dès qu'ils ont achevé de le dire. Mais toute leur science et la variété, l'instabilité de leurs goûts, ne les engageassent-elles qu'à battre le pavé, ils seront constamment utiles aux arts, à l'industrie, au génie, à l'État, à l'Europe, aux quatre parties du monde.

Si vous en doutez, tâchez de profiter, pour redresser vos idées, de la scène instructive que nous allons vous exposer d'après le récit ingénu des personnages. Comme elle n'a rien d'ex-

traordinaire, et qui n'arrive tous les jours sous d'autres formes ou d'autres prétextes, soit en totalité, soit en partie, vous nous permettrez de taire des noms auxquels votre imagination n'aura besoin d'aucun effort pour en substituer que vous connoissiez.

Le chevalier se lève, bien résolu d'aller au Lycée; la comtesse lui écrit, passe, l'enlève; ils vont ensemble à un cours d'anatomie; mais, à moitié chemin, ils rencontrent la marquise qui veut absolument les consulter sur la chose la plus essentielle, ne leur demande qu'un demi-quart d'heure, et les mène chez sa marchande de modes.

Ils en étoient à trois portes, lorsque le baron les aperçoit, détache son chasseur (de ville) qui aborde leur voiture retardée par celle d'une femme sans rouge, dont ils rient aux éclats. Le maître impatient suit le chasseur, et, tout essoufflé du bonheur qu'il a de *tenir* ces dames, et de l'importance de la proposition qu'il va leur faire, les invite à voir de nouvelles expériences sur l'air inflammable.

« Ah ! oui, je n'aime rien tant.

— Et moi, j'en raffole.

— Mais vous me garantissez qu'il n'y aura point de détonation! j'en ai une peur...

— Je me plais beaucoup à les attendre, je les sens venir.

— Montez, Baron. Où est-ce?

— J'indiquerai la maison au cocher... rue de la Pépinière. »

On parla *très savamment* d'air inflammable.

« Nous y voici, dit la comtesse à la compagnie; je vous laisse; il est tard, et je manquerois mon cours de...

— De quoi?

— Bon Dieu! j'en ai le mot au bout de la langue... de... de statique.

— De tactique peut-être, ma chère amie?

— Non, Marquise, de statique; vous pensez bien que je le sais, puisque j'ai souscrit. Le professeur dîna hier chez moi, nous lui promîmes tous; il faut que je m'y montre.

— La statique, Madame, est la science de l'équilibre.

— Oh! je ne le perds que quand je veux; mais je n'en suis pas moins curieuse d'avoir une idée de cette science, dit la marquise; j'ai la tête à l'escarpolette.

— Chevalier, serez-vous des nôtres ?

— En douteriez-vous ?

— Adieu, Monsieur... Près de l'Arsenal... Germain, voici l'adresse imprimée. »

En passant, la marquise voit de loin de jolies perruches; on doit s'arrêter, les regarder, leur parler, les acheter.

« Madame, lui dit le marchand, si vous daigniez vous donner la peine d'entrer un instant dans ma boutique, j'aurois l'honneur de vous présenter un perroquet superbe qui parle comme un ange. Il jure un peu haut, et n'a guère appris que des polissonneries qui attireroient une foule de badauds autour de la voiture...

— Oh ! descendons, ma chère, nous nous amuserons *comme des dieux*. Quelle trouvaille !... En effet, il dit les choses crûment; mais il y donne un air d'intelligence... Combien ?

— Vingt louis, en conscience.

— Je l'enverrai chercher, lorsqu'on lui aura fait une cage... L'aimable animal ! ne croiroit-on pas que cela a de l'esprit ? Pourvu qu'il n'aille pas oublier tout avec mes gens, avec mes femmes; les domestiques sont si bêtes !

— Qui vient à nous ? dit la comtesse en sor-

tant; le comte de ***; c'est lui. Un mot; où courez-vous?

— Bonjour, mes belles dames; je vais voir l'imprimerie des aveugles.

— Des aveugles!... Unique, charmant, délicieux, admirable! allons-y tous. Ma voiture nous suivra. Il n'y a point de cours auquel je ne renonce pour quelque chose de si rare.

— Il étoit ainsi réservé à monsieur le comte de vous faire perdre l'équilibre.

— Très gai, très plaisant.

— Comte, est-ce la même berline que vous aviez le jour où nous allâmes examiner à loisir ce chef-d'œuvre de peinture?...

— Non, mon cher; je l'avois depuis six mois, elle m'ennuyoit à périr.

— Quel étoit ce chef-d'œuvre, Messieurs?

— Le tableau du jeune Drouais.

— Je sais, je sais; on me l'a beaucoup vanté : c'est *Ramius*...

— *Manlius*...

— Non; *Marius*...

— Eh! oui, *Marius* assassiné par un soldat romain.

— Ce soldat n'est pas Romain.

— L'aspect du héros l'empêche de consommer l'assassinat.

— Ah ! vous me faites un plaisir... je brûle de pouvoir dire que je l'ai vu.

— Et moi aussi, Marquise ; j'ai la manie des arts.

— Vous avez bien raison ; les arts sont l'une des sources de la gloire nationale. Je vais vous contenter, Mesdames ; les aveugles imprimeront encore longtemps, et le tableau peut disparoître à toute heure... Rue Saint-Nicaise. »

Ici de profonds raisonnemens sur l'histoire romaine et sur la peinture.

« Le chevalier se mêle aussi de peindre, dit la comtesse.

— Comment, artiste ! s'écria la marquise ; je n'y résiste pas. De grâce, allons voir les ouvrages du chevalier.

— Madame veut rire. Des bagatelles copiées à la chambre obscure.

— Modestie, subterfuge, qui excitent notre curiosité. Jouons-lui le tour de monter au moment même chez lui ; il n'aura le temps de rien cacher.

— A merveille ! *supérieurement* imaginé ! son



extrême embarras me réjouit *au possible.* Je vous prie... le cordon... A la Barrière-Blanche. »

Et mille saillies non moins spirituelles sur un portefeuille en désordre, sur le génie pris en flagrant délit, sur des portraits de femmes qu'on devine déjà, etc. Ils parviennent ainsi à la Chaussée d'Antin, au coin de la rue Saint-Nicaise.

« Cette idée est impayable, observe le comte.

— Ma chère, reprend la marquise, ce qu'on prétend que le chevalier saisit, peint à ravir, ce sont les boutons de fleurs...

— Eh! bon Dieu! à propos de fleurs, on est venu me dire ce matin que le grand cierge serpentaire du Jardin du Roi est fleuri, ce qui n'aura lieu que dans vingt, trente, quarante ou cinquante ans peut-être; et, si c'étoit le dernier moment de sa floraison, nous l'aurions manquée pour la vie...

— Mesdames, la nature...

— Une plante exotique... Ah! j'aurai bien soin d'y envoyer tous les jours.

— Un étranger qui a la galanterie de se parer pour ses hôtes... Volons, volons... au Jardin du Roi. »

Le chevalier fut au comble de la joie, et il pérora *sublimement*, la botanique ayant toujours été son fort après les enluminures et les silhouettes.

« Par où nous mène-t-il donc ? interrompit le comte en parlant du cocher. Des décombres, des échafaudages, des pierres de taille de tout côté! jamais on n'a tant bâti.

— L'architecture est, à la vérité...

— Oui, certainement, cet art est...

— Oh ! il est sûr que sans l'architecture...

— J'aime passionnément l'architecture, surtout les modèles.

— En effet, un beau modèle où le goût, l'invention, le génie...

— On parcourt un modèle sans se fatiguer ; on embrasse d'un coup d'œil toutes les parties ; ce sont des jouissances complètes ; au lieu que l'édifice, une fois achevé, n'est réellement bien vu que par les hirondelles.

— Je fus invité hier à voir chez un amateur le modèle d'un *stoa*...

— *Stoa!* l'idée est majestueuse. Qu'est-ce qu'un *stoa* ?

— De *stoa* dérive *stoïcien;* c'étoit le fameux

portique où Zénon enseignoit sa philosophie.

— Qu'il me tarde...! Où loge votre amateur?

— Au Marais.

— Sera-t-il chez lui?

— Précisément son heure... Rue des Douze-Portes.

— Ne nous en esquisserez-vous pas le plan? vous nous instruiriez en chemin...

— Imaginez une espèce de bourse à l'usage des philosophes,' telle que la bourse où se rendent les négocians, les agens de change... L'auteur m'a tout expliqué. Au milieu, il y aura des salles destinées à des bateleurs... pour attirer la bonne compagnie; la philosophie ira son train dans les péristyles. Les quatre pavillons des angles seront de petites maisons, vous comprenez, qui se loueront à l'année. Tout le premier étage sera un parthénion avec les dégagemens nécessaires, et les mansardes feront un magnifique musée. Chaque partie concourra si heureusement au maintien et à la prospérité de toutes qu'il n'est pas douteux qu'un semblable établissement se soutiendroit malgré notre inconstance *élémentaire*.

— Cet homme auroit-il assez de goût, demanda la marquise, pour me déterminer sur le choix d'une tapisserie ?...

— Un cabinet ?

— Non, ma salle à manger, que j'ai juré de ne pas boiser.

— Du stuc, Madame.

— Ah ! vous me tirez d'une peine... mais le temps me presse si cruellement ! j'aurai toute la ville la semaine prochaine. Le stucateur du boulevard de l'Opéra est très expéditif... (*Au cocher.*) Vis-à-vis de l'Opéra.

— Du stuc, ma chère amie ! vous ne jouirez de plus d'un mois. L'ouvrage est bientôt fini, mais cela ne sèche d'un siècle ; et puis l'humidité que gardent les murs, qu'ils transmettent au reste de l'appartement, les rhumatismes, les fluxions... Croyez-moi, prenez de beau papier, à grandes *pensées*, du genre noble : on vous en fera tout exprès pour le local ; et Réveillon...

— Oh ! combien je vous ai d'obligation !

— C'est du choc des opinions que jaillit l'étincelle de la vérité... Chez Réveillon, faubourg Saint-Antoine. »

Et de charmantes dissertations en phrases morcelées sur les progrès de l'industrie.

« Mais quelle heure est-il donc ? dit le comte après quelques *vues* toutes neuves de politique au sujet de la Bastille : comme le temps s'écoule ! nous menons une vie... N'avoir pas même un instant pour se nourrir ! Où dînez-vous ?

— J'ai promis à tant d'endroits !

— Et moi...

— Et moi...

— Et moi...

— Personne de nous n'est coiffé, n'est vêtu... Si vous approuviez l'idée, nous irions...

— J'en suis.

— Nous en sommes.

— Prendre un morceau chez le restaurateur du Palais-Royal... Au Palais-Royal, par la rue Saint-Honoré... En passant, j'achèterai des brochures chez Desenne. La baronne m'a fait promettre de la joindre au dernier acte de *Tarare*.

— Pour moi, j'irai partout.

— Messieurs, lecture chez moi, ce soir.

— De qui ?

— D'un de nos amis communs, homme plein de génie; deux chants : on jouera sans parler, Chevalier.

— Je n'y manquerai pas, Madame ; sa dernière lecture m'a porté bonheur.

— Vous vouliez aller au Lycée ?

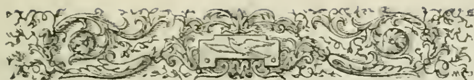
— Ne verrons-nous pas tantôt dix personnes qui nous *préciseront* ce qu'on y aura dit ? Et vos deux cours ?

— L'abbé les suit, et il sera demain à ma toilette ; il me mettra au courant, etc., etc., etc. »

C'est ainsi qu'on ne perd pas une minute, qu'on s'occupe oisivement de tout, et que, même en ne faisant rien qui vaille, on entre pour sa part dans ce commerce de services réciproques et perpétuels, qui lient d'intérêt les hommes les plus éloignés, ne fût-ce qu'à titre de consommateur, et à raison des frais que supposent des voitures usées, des chevaux et des valets harassés, des spectacles, des brochures et des souscriptions que l'on paye. L'amateur et la connoisseuse, dont l'esprit est si versatile, doivent, même sans y songer, donner l'empreinte de leur jugement aux productions de l'artiste, qui attend d'eux sa fortune ou sa re-

nommée; et comme, en supprimant les rapports naturels entre les idées, on n'empêche pas que chaque chose ou chaque opinion ne réagisse sur toutes les autres, le caractère public et le génie des philosophes sont aussi, plus ou moins, modifiés par ces déterminations accidentelles.





NOTES

Page 1 (faux titre). — M. Paul Lacombe (*Bibliographie parisienne : Tableaux de mœurs*, nº 128) signale un tirage in-4º de 8 p. de la *Déclaration* et dont la rubrique est différente : *l'an XLIX des Bilboquets, III des Pantins, II des Navets et I des Cabriolets*. Ce sont là autant d'allusions aux goûts et aux manies du jour. Le bilboquet était en faveur depuis Henri III, mais il avait repris la vogue sous la Régence. Quant aux pantins, ce n'était pas non plus une fureur toute nouvelle. « Il y en a eu, dit Barbier (*Journal*, janvier 1747), de peints par de bons peintres, entre autres par M. Boucher, des plus fameux de l'Académie, et qui se vendoient cher. Il y en avoit aussi qui étoient de figure et de postures assez lascives. Il y a vingt ans, cela étoit de même à la mode. » Le Pantin et la Pantine de Boucher ont été gravés par Poilly et C.-N. Cochin, en deux figures destinées à être découpées. Jombert, dans son catalogue de l'œuvre de Cochin, ajoute que les têtes avaient été redessinées par Natoire.

Je n'ai pu en revanche déterminer le sens de la plaisanterie sur les navets qui revient encore page 5. (« Est-ce assez pour nous d'avoir vu... les navets répandre des lumières sur l'histoire naturelle? ») Est-ce une allusion à

un passage de Buffon, dont les premiers volumes paraissaient vers la même époque? Les critiques contemporaines que j'ai consultées ne m'ont rien appris et les travaux plus récents sur Buffon ne m'ont pas tiré d'embarras.

L'avertissement s'étend assez longuement sur les cabriolets pour qu'il soit inutile d'y insister ici.

5, l. 20. — *Les Anglois entreprendre le voyage de notre capitale pour faire l'acquisition des cuisiniers que nous avons formés*. Signalons, à ce sujet, au futur historien que la gastronomie attend et réclame, *la Lettre d'un pâtissier anglois au nouveau cuisinier avec un extrait du Crafstman* (s. l. n. d., 1739, in-8), dirigée contre la préface des *Dons de Comus* et attribuée à des Alleurs, fils aîné de notre ambassadeur à Constantinople. Cette préface, due aux PP. Brumoy et Bougeant, avait été refondue par Meusnier de Querlon, qui riposta par une *Apologie des modernes, ou Réponse du cuisinier françois, auteur des* Dons de Comus, *à un pâtissier anglois* (1740, in-8°, 44 p.).

6, 1. — *Coiffure à la Rhinocéros*. En 1749 on avait amené pour la première fois à Paris l'un de ces animaux. Voir les *Nouvelles littéraires* de l'abbé Raynal, publiées en tête de la *Correspondance* de Grimm (1877, tome I, p. 272), et le *Journal* de Barbier, mars 1749.

13, 12. — *Tempérer les vapeurs du champagne avec le ratafia de Neuilly*. Clogenson a recueilli un quatrain attribué par Cideville à Voltaire et adressé à Mlle Aïssé *en lui envoyant du ratafia pour l'estomac* (1732).

21, 3. — *Ma duchesse m'excède*. La duchesse était une sorte de coiffure.

— 15. — *L'opulente Quarantaine*. Les quarante fermiers généraux institués en 1720, et portés depuis au chiffre de soixante.

32, 16. — *Ne toucherions-nous pas enfin au moment de la fameuse métamorphose?* L'abbé Coyer avait prédit, dans l'*Année merveilleuse* (1748), qu'au 1er avril suivant les hommes seraient changés en femmes et réciproquement... Cette facétie, qui eut un grand succès, fit éclore de nombreuses imitations ou réfutations. Voy. P. Lacombe, *Tableaux de mœurs* (P. Rouquette, 1887, in-8). L'*Année merveilleuse* a été réimprimée dans les *Bagatelles morales* de l'auteur, que Paul Lacroix a fait à son tour figurer dans cette collection.

51, 8-10. — *Le Petit-Cours, les Champs-Élysées, la demi-lune.* Le Petit-Cours, planté en 1628 par les ordres de Marie de Médicis et désigné depuis sous le nom de Cours-la-Reine, avait été replanté en 1725 sous l'administration du duc d'Antin, surintendant des bâtiments. Thiéry (*Guide des étrangers*, 1788) nous apprend que la moitié de la demi-lune avait été supprimée depuis quelques années, parce qu'elle gênait beaucoup la grande route.

32, 21. — *Les Nogaret, les Gagne, les Ringard.* Ringard avait ouvert un établissement de bains rue Guénégaud; son exemple fut suivi par Bennesy, rue Saint-Antoine, et Fradin, rue Richelieu, puis par Arnault et Nogaret. Le premier « temple flottant érigé à ce nouveau culte » fut, en 1765, celui de Poitevin qui rencontra en 1785 un imitateur dans Lefèvre de la Boulaye et dans Turquin. Les bains Vigier, dont Poitevin fut d'abord l'associé, ne datent que de 1799. Voy. *l'Ami des femmes, ou Lettres d'un médecin concernant l'habillement*, etc., par P.-J. Marie de Saint-Ursin (1804 et 1805, in-8°).

60, 17. — *La Nouvelle France.* Guinguette située auprès de la caserne des Gardes-Françaises, rue Poissonnière; elle occupait tout le terrain de la droite jusqu'à la rue des Porcherons (Thiéry, I, 468).

64, 9. — *L'Histoire des boulevards en douze volumes in-folio.* En 1758, Dupuy-Demportes avait également proposé par souscription une *Histoire générale du Pont-Neuf en six volumes in-folio;* « badinage ingénieux et bien écrit », dit Barbier; Ed. Fournier (dans son *Histoire du Pont-Neuf*) se montre moins indulgent. Dupuy-Demportes, de même que Marescot, visait le prospectus de l'*Encyclopédie* rédigé par Diderot et publié séparément au mois d'octobre 1750.

64, 13. — *L'Automate qui parle très physiquement; les équilibres du fameux Anglois.* Dans son curieux recueil de documents sur *les spectacles de la Foire* (1877, 2 vol. in-8), M. Émile Campardon ne cite aucun automate dont la description puisse se rapprocher de celui auquel Marescot fait allusion. Le seul Anglais qu'il mentionne est un acrobate qui, à la Foire Saint-Laurent, en 1727, exécutait le saut périlleux par-dessus quatorze personnes debout.

— 20. — *Café de Maillard.* Situé rue Saint-Martin, vis-à-vis de la rue aux Ours, ce café était « des plus renommés et des plus suivis par les banquiers, négociants, agents de change et grands joueurs de dames », selon un extrait des *Tablettes de renommée* de Roze de Chantoiseau, réimprimé par M. Jules Cousin dans la *Revue de poche* (1867) et tiré à part.

65 (faux titre). — L'édition originale du *Cabriolet brisé* (s. l. n. d., in-4°, 4 p.) est accompagnée d'une curieuse planche pliée, intitulée *Nouveaux Cabriolets de toute espèce,* et signée : *C. pr. S. C. May. — M. Engelbrecht ex. a. v.* L'exécution en est des plus naïves, et les légendes sont dignes des dessins qu'elles accompagnent. Dans le premier, une dame fait ainsi les honneurs de son char :

Vous êtes beau, grand et bien fait,
Entrez dans mon cabriolet.

Des promeneurs expriment leur contentement :

Sur une voiture en dauphin
Dans peu l'on fait bien du chemin ;

des piétons, un sentiment de jalousie :

Fi ! c'est une pitié
De me conduire à pié,

dit une dame à son soupirant.

Quand je suis seul sur mon cheval,
Je goûte un plaisir sans égal,

avoue avec candeur un cavalier qui se carre au-dessus d'une dame accostée par un de ses soupirants auquel elle répond :

L'on ne peut tenir deux dans ma désobligeante ;
Cherchez ailleurs, Monsieur, je suis votre servante.

77, 9. — *L'île Frivole. La Découverte de l'île Frivole* fait partie des *Bagatelles morales* de l'abbé Coyer.
95, 8. — *Le Lycée. Le Musée de Monsieur et du comte d'Artois,* ouvert rue Sainte-Avoye en 1781, par Pilâtre de Rozier, et qui, transféré rue Saint-Honoré, entre le Palais-Royal et la rue Froid-Manteau, avait pris ensuite le nom de *Lycée français*, était ce que nous appellerions aujourd'hui un établissement d'enseignement libre. La cotisation annuelle, fixée à quatre louis, donnait le droit d'assister aux leçons de Condorcet, Monge, Fourcroy, Marmontel, Garat, La Harpe (qui y professa son fameux *Cours de littérature*), etc. L'année « Muséenne » commençait le 1er décembre et finissait le 1er septembre.

98, 4. — *L'imprimerie des aveugles.* Cette imprimerie, dirigée par J.-G. Clousier, sous les auspices de l'abbé Haüy, était située rue Coq-Héron. On s'y servait d'une presse spéciale, inventée par le sieur Beauchet, serrurier-machiniste.

— 18. — *Le tableau du jeune Drouais.* Jean-Germain

Drouais, né à Paris, le 25 novembre 1763, mort à Rome le 13 février 1788. Son *Marius à Minturnes*, peint à Rome même en 1785, appartient au musée du Louvre.

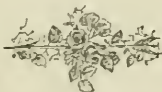
100, 14. — *Le grand cierge serpentaire.* Thiéry (II, 183) signale, dans une serre particulière du Jardin du Roi, deux très gros cierges du Pérou hauts de trente pieds, plantés au commencement du siècle, durant l'intendance de Fagon, et qui fleurissaient abondamment tous les ans.

103, 20. — *Réveillon.* Il est à peine nécessaire sans doute de rappeler que l'émeute soulevée contre Réveillon, le 27 avril 1789, fut la première lutte sanglante de la Révolution à Paris.





TABLE



Imprimé par Jouaust et Sigaux

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

Mai 1888

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

PUBLIÉS PAR PAUL LACROIX ET M. TOURNEUX

Sous le titre de *Chefs-d'œuvre inconnus,* nous réunissons non seulement certaines œuvres, presque ignorées, de nos grands écrivains, mais encore des productions remarquables qui n'ont vu le jour que pour tomber immédiatement dans l'oubli, entraînant avec elles jusqu'aux noms de leurs auteurs. Nous avons voulu les présenter aux amateurs sous une forme élégante qui les vengeât de l'injuste abandon où elles étaient tombées, et au charme d'une impression de luxe nous avons joint l'attrait de gravures dues à l'un des artistes les plus favorisés du public.

EN VENTE

Le Voyage à Paphos, de Montesquieu . . . . . . 5 fr.
La Petite Maison, de J.-F. de Bastide. . . . . . 5 fr.
Le Tombeau de Mademoiselle de Lespinasse, par d'Alembert et Guibert. . . . . 6 fr.
Les Aventures du faux Chevalier de Warwick. . . 6 fr.
Contes et Poésies de La Chaussée. . . . . 5 fr.
Anecdotes littéraires, de Voisenon. 7 50
Louise et Thérèse, de Restif de La Bretonne. . . 5 fr.
Les Veillées d'un malade, de Villeterque. . . . . 6 fr.
Annales amusantes (1741). . . . . 5 fr.
Les Porcherons, poème. . . . . 6 fr.
Contes de Saint-Lambert. . . . . 5 fr.
Bagatelles morales, de l'abbé Coyer. . . . . . . 6 fr.
Psaphion, ou la Courtisane de Smyrne, de Meusnier de Querlon . . . . 6 fr.
L'Amitié de deux jolies femmes et *Un Rêve de Mademoiselle Clairon,* par M[me] d'Épinay. . . . . 5 fr.
Les Soupers de Daphné, par Meusnier de Querlon. 5 50

Prix doubles pour le pap. de Chine et le pap. Whatman.

Mai 1888

..87 — Imp. Jouaust et Sigaux

